

DE 1919 À 1937

D'UNE GUERRE À L'AUTRE

PROVISORAT DE M. BERTRAND. 1919 – 1925.

Après guerre le Lycée a environ 500 élèves. On parle toujours d'un nouveau Lycée, mais rien ne se décide.

1921 Une plaque commémorative en l'honneur des maîtres et élèves du Lycée morts pour la Patrie.

En 1921, l'Association des Anciens Elèves érigea une plaque commémorative dans la Cour d'Honneur. Elle fut inaugurée le 10 novembre 1921¹. *Étaient réunis, autour des membres de notre amicale, M. le Préfet, le Colonel du 13^e de ligne, qui prononcèrent des discours, tout le personnel du Lycée, tous les élèves et les familles des morts que nous avons voulu honorer.* Cette plaque a été transférée dans la Cour d'Honneur du nouveau Lycée Jules-Renard, le 10 novembre 1961.

Le Discours de M. Massé.

M.Massé en tant que Président de l'Amicale fit aussi un discours qui, outre l'hommage convenu au patriotisme des maîtres et des anciens élèves, contient certaines remarques qui dépeignent bien la mentalité de cette époque.

Tout d'abord apparaît le lien entre ces sentiments patriotiques et l'enseignement traditionnel : *Nous avons conscience que ce qu'ont fait pour bien servir la France, ceux qui sont tombés et ceux qui survivent, nous le devons en partie à l'enseignement qui leur a été donné. Si leur âme a été aussi fortement trempée, la culture grecque et latine qui exalte les hautes vertus et les nobles sentiments, l'étude méthodique des sciences qui enseigne le désintéressement et met en lumière la valeur des principes et des lois, n'y sont pas étrangères[...] C'est ici qu'au commerce des anciens, d'où découlent les plus hautes leçons morales et civiques, s'est formé leur esprit et leur cœur, qu'a grandi leur patriotisme, qu'ils ont appris non seulement à aimer la France, mais pourquoi et comment il fallait l'aimer.*

Il est significatif de la part d'un homme de sa génération de mettre en avant les *humanités* et dans cet ordre même : *la culture grecque et latine, le commerce des anciens* et de vouloir y trouver la source *des hautes vertus et des nobles sentiments* ainsi que des *plus hautes leçons morales et civiques*, mais ceci est aussi à mettre en rapport avec la querelle entre l'enseignement classique et l'enseignement moderne. On voit bien que le coup de chapeau aux sciences est purement formel. Cette attitude de défense des *humanités* classiques, avec les mêmes références au patriotisme, a déjà été soulignée dans les discours pendant la guerre.

C'est aussi dans le même souci de défense de l'enseignement public, qu'il lui attribue *en partie* la valeur du patriotisme et du sacrifice des combattants. Les opposants notamment cléricaux lui reprochaient en effet, de détruire la morale et le civisme. Inversement nous verrons qu'après la défaite de 1940, on aura tendance à en rendre responsable l'enseignement, aussi bien dans le contenu de ses programmes que par la mentalité des enseignants.

L'autre point important est le traumatisme général provoqué par l'ampleur des désastres de la guerre. *Longue est la liste de nos morts. Le cœur se serre douloureusement à sa lecture. On ne peut devant tant d'existences fauchées dans leur fleur et quelle que soit la sainteté de la cause pour laquelle ils sont tombés, s'empêcher de maudire la guerre. Non seulement, elle apporte le deuil dans les familles, mais elle prive la Patrie d'énergies et de valeurs sur lesquelles*

¹ Registre de l'Amicale, compte rendu de la cérémonie.

elle était en droit de compter. Qui nous dit en effet, que parmi ceux qui sont morts, il n'y avait pas un de ces génies, comme un siècle en produit deux ou trois à peine, et qui, à la fin d'une vie bien remplie, se voient, pour les services rendus à la Science et à la Civilisation, décerner le titre de bienfaiteur de l'Humanité.

Nous sommes loin ici de l'exaltation de la guerre et de sa mythification comme c'était le cas avant 1914. La réalité de la tuerie était telle, que cette prise de conscience devenait inévitable. Mais un homme politique comme Massé devait, d'une manière ou d'une autre, défendre la conception traditionnelle du patriotisme et même de la guerre : *l'histoire nous apprend que, périodiquement, de semblables holocaustes sont nécessaires, et le demeureront aussi longtemps que la folie humaine poussera les peuples à s'armer les uns contre les autres.* Ainsi la guerre apparaît comme une sorte de fatalité et il rend responsable de son déclenchement, non les gouvernements ou les intérêts économiques, mais la *folie humaine*. De même ce sont *les peuples* qui s'arment les uns contre les autres et sont donc eux-mêmes les vrais auteurs de guerre. Un bon moyen de dédouaner la classe politique et les gouvernements de la responsabilité des massacres.

Mieux encore, il semble introduire dans le déroulement de l'histoire une sorte de loi de compensation, rendant inévitable le déclenchement de la guerre : *C'est le prix dont, jusqu'ici, il a fallu payer les années de tranquillité pendant lesquelles fleurissent les arts de la paix.*

N'oublions pas que dans cette période d'après-guerre, nombreux étaient ceux qui dénonçaient l'imposture de semblables raisonnements et mettaient en cause les pouvoirs publics dans le conditionnement des esprits en vue de la guerre. L'enseignement, en particulier, (et surtout, les Écoles normales), était accusé d'avoir exacerbé le nationalisme et l'esprit revancharde et participé ainsi à la mise en place des conditions d'une guerre des peuples. Un Nivernais illustre, Romain Rolland, s'était depuis même l'avant-guerre, fait le dénonciateur de ce bourrage de crânes et le chantre d'une Europe unie et pacifique².

M. Massé exalte, bien entendu, le dévouement à la Patrie, la France, qu'il définit doublement : *ce n'est pas seulement la partie du sol qui, comprise entre ses frontières, constitue son territoire. C'est encore, c'est surtout le patrimoine intellectuel et moral qui s'est formé à travers les âges par le labeur et le patient effort de tous ses enfants.* Et il en appelle à tous les grands ancêtres, *Gaulois de Vercingétorix, Compagnons de Jeanne d'Arc, Volontaires de 92.*

Nous sommes bien loin de l'idéal européen de Romain Rolland et encore plus, de l'idéal de solidarité de toute l'humanité qu'il va défendre au cours des années suivantes.

1922-1923 - Un débat sur les finalités de l'enseignement secondaire

L'après-guerre fut aussi une période où la remise en cause de l'enseignement secondaire se fit sur de nombreux points. La tentation était grande de vouloir que notre enseignement prenne en charge de nombreuses finalités, politiques, sociales, économiques, voire religieuses et pourquoi pas familiales, en dehors et en sus de la formation de l'intelligence et du caractère et de l'instruction proprement dite, c'est-à-dire de la transmission des connaissances sur lesquelles un autre débat était aussi ouvert. Débat à la fois de fond (faut-il faire de la transmission des connaissances le but de l'enseignement du Lycée au lieu de la simple formation de l'intelligence et du caractère), et de contenu (quelles connaissances transmettre ?). Bien entendu ce sera toujours la même querelle entre les "anciens" et les "modernes", qui se cristallisera sur la question des langues anciennes, mais englobera aussi l'enseignement des sciences, des langues vivantes, des techniques, voire des travaux manuels et de l'éducation physique.

On en trouve un écho dans un discours de distribution des prix de 1922, où M. Chauvelon professeur de seconde fait une critique générale de ces tentatives pour *changer le but et les tendances actuelles de l'enseignement secondaire*. Il constate en effet que *cette question provoque aujourd'hui des discussions [...] passionnées et des tentatives de réformes [...] contradictoires.*

Il se débarrasse d'un premier essai de réforme pédagogique réclamé par les médecins (qu'il assimile à ceux de Molière) et qui vise à supprimer ou diminuer drastiquement le travail intellectuel au profit de l'*activité corporelle*. Il en profite pour "écraser" les *sophismes de Jean-*

² Voir en particulier les deux colloques de 2005 et 2006, au Centre Jean-Jaurès, à Nevers, et nos études sur *Colas Breugnon* et *Liluli*.

Jacques Rousseau ... l'homme de Genève dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il ne l'aime guère et il va l'attaquer sans cesse tout au long de son discours. Il cite Brunetières³ qui en 1895 écrivait qu'il y a des rapports certains et très étroits entre le développement du muscle, la grossièreté des manières et l'épaississement de l'intelligence. Nous sommes loin du mens sana in corpore sano prôné par ces « anciens » auxquels il prétend se rattacher. Il semble convaincu de leur incompatibilité totale : uniquement soucieux de fortifier le corps, ils ne se demandent pas si la multitude des exercices physiques ne fait pas inévitablement négliger la culture de l'âme. Condamnant les vieilles tendances matérialistes de Rabelais, de Montaigne ou de Chrysale, il demande aux élèves de se satisfaire des commodités que la fin de l'année scolaire vous offre pour déployer vos forces physiques : la culture du corps est si peu négligée ici, que l'on a pris soin de réserver chaque année à son intention une période fixe de repos, où chacun est libre de tendre à nouveau sa « machine », sa « guenille », pour fournir ensuite un nouvel effort. Notre professeur ne doit pas être un supporter des équipes sportives du Lycée. Les soins du corps (notons le mépris que renferment les épithètes employées : machine, guenille) c'est pour les vacances.

Plus sérieuse est sa critique, qui va prendre des tons polémiques, contre ces esprits tyranniques qui, sous le fallacieux prétexte d'éducation, prétendent confier à l'État le soin de professer et d'enseigner une doctrine précise, un dogme obligatoire, que l'on imposerait aux jeunes cerveaux [...] Qui n'aperçoit pas le danger toujours menaçant d'une propagande politique ou confessionnelle ? Il s'appuie sur Condorcet pour condamner ces tentatives d'endoctrinement et en profite au passage pour condamner ceux qui au nom de l'éducation morale de la jeunesse voudraient censurer les programmes : les sectaires qui sous prétexte d'éducation, prétendent exclure de l'enseignement philosophique les Kant et les Spinoza. Honte à ceux qui osent ainsi mutiler la pensée humaine. Et il en profite justement pour citer contre la raison d'État, des textes fameux de Spinoza et de Beaumarchais qu'il trouve toujours d'actualité en songeant à ces quelques forcenés qui réclament pour certains de leurs adversaires la privation des droits civiques et politiques. De pareilles demandes ne sont-elles pas criminelles ?

La conception de l'enseignement secondaire qu'il défend est ultra traditionnelle. Pas d'instruction professionnelle avant que l'éducation générale de l'enfant ou du jeune homme ne soit faite. S'appuyant encore sur Brunetières, il craint que la spécialisation hâtive ne prive l'enfant de beaucoup de possibilités et ne l'enferme dans sa condition sociale. (Curieusement cette argumentation est exactement parallèle à celle qui fit repousser à la dernière année de la scolarité secondaire, les études de mathématiques, au début du 1er Empire)

Faisant maintenant appel à Renan et son œuvre : *L'Avenir de la Science*, il demande qu'on fasse une large place à l'étude des langues anciennes, même si le latin ne constitue plus comme autrefois un instrument de communication de la pensée d'un pays à l'autre en attendant la langue universelle future qui permettrait à tous les hommes de se comprendre et qui aplanirait les différences nationales. (Cette utopie d'une langue universelle est aussi caractéristique de cette époque et correspond à une tentative, l'Espéranto, langue artificielle créée en 1887 par Zamenhof). Il défend la culture antique qui contient une vérité universelle, qu'ignoreront toujours la littérature des esquimaux ou telle autre des littératures récentes tant prônées par certains compagnons fanatiques qui [...] se font les défenseurs d'un « fantôme sans os » qu'ils essaient d'appeler à la vie en le baptisant du nom d'« humanités modernes » ? Esprits superficiels et trop préoccupés, je le crains, de buts politiques.

À qui s'en prend M. Chauvelon ? Habituellement, on désigne par *humanités modernes*, l'enseignement littéraire (français, langues, histoire) des classes "modernes". Cet enseignement est en effet remis en cause à l'époque de ce discours, au point qu'un gouvernement conservateur⁴ tentera en vain, en 1923, de rendre de nouveau obligatoires pour tous, les études classiques, latin et grec, pendant les trois premières années du secondaire soit de la 6^e à la 4^e. Mais inversement, ce même gouvernement inventa la notion d'égalité scientifique et voulut

³La référence à Ferdinand Brunetière est particulièrement significative. Ferdinand Brunetière (1849-1906), critique littéraire et universitaire, était essentiellement un tenant du classicisme rationaliste du XVIII^e siècle. Il s'opposa aux mouvements littéraires de la fin du XIX^e siècle, notamment à Zola et à Baudelaire. Il était également hostile au scientisme dominant. Antidreyfusard, il accusait les intellectuels dreyfusards de se dévoyer en intervenant sur un terrain qui n'était pas de leur compétence. Brunetière défendait une théorie de l'évolution des genres littéraires, inspirée des thèses de Darwin. Comme on le voit par les discours ici analysés, il servait de référence aux adversaires de toute modernisation du système d'enseignement.

⁴Zeldin, op. cit. p.285

imposer à toutes les options une base scientifique commune. C'est ce que fit en 1925 un gouvernement radical, mais seulement en allongeant la journée de classe. En 1941, le régime de Vichy, cédant aux protestations contre le surmenage scolaire revint aux quatre options dont une scientifique.

On peut penser que dès 1920, ces questions étaient débattues parmi les enseignants et sur la place publique. M. Chauvelon qui traite les partisans d'un enseignement résolument moderne de *compagnons fanatiques qui [...] se font les défenseurs d'un « fantôme sans os »* n'était pas prêt à moderniser son enseignement et si l'on en juge par le ton de son discours, les polémiques devaient aller bon train en Salle des Professeurs pour peu qu'il y retrouvât quelques adversaires.

La date de ce discours est d'ailleurs une sorte de clé, d'une part par les effectifs des lycées, (ils avaient doublé par rapport à 1850), d'autre part par la contradiction entre leur fonction traditionnelle, former l'élite du monde littéraire et de la fonction publique, et la désintégration de leurs méthodes traditionnelles sous l'afflux des élèves. (Les effectifs doubleront encore entre 1930 et 1938, et après la guerre ce sera l'explosion scolaire).

M. Chomet, sénateur, qui lui répond, prend la défense des exercices physiques en feignant de comprendre que *le distingué professeur n'a voulu attaquer que l'abus de ces exercices [...] leur envahissement au détriment de l'instruction proprement dite*, mais il constate, malgré son impression : *la vie est toujours un recommencement, que, pourtant, le Lycée actuel n'est plus celui de jadis. La discipline y est moins stricte et y est plus raisonnée, la liberté de chacun y est moins comprimée et, à côté des études longues et souvent ardues, on sait placer les exercices physiques, si en honneur de nos jours, et qui constituent le meilleur délassement de l'esprit*. La discipline et le sport sont deux bons exemples, mais le Lycée n'a-t-il changé qu'en ces deux domaines, relativement mineurs ? Par contre, il se garde bien de parler du fond du débat, les programmes des études et la place des *humanités classiques*.

Bis repetita ... ? L'année suivante, le 13 juillet **1923**, M. Labouesse, professeur de sixième reprend exactement le même sujet. On peut dire à sa décharge qu'il n'était pas présent l'année précédente, pour le discours de son collègue de seconde⁵, et qu'il n'avait peut-être pas lu le palmarès de 1922. À moins qu'il n'ait jugé insuffisante, la diatribe de M. Chauvelon.

Il débute en constatant lui aussi que *l'attention générale est en ce moment très occupée de notre enseignement public [...] chacun se hâte de donner son avis ou de prendre parti dans la discussion. C'est du moins ce qui apparaît à la seule lecture des journaux, où l'on voit [...] une floraison inaccoutumée d'articles sur cette question*. Mais lui démarre carrément sur la question du latin et du grec. *Quel est aujourd'hui l'objet de ces discussions ? Je ne vous l'apprendrai pas en vous disant qu'il s'agit de glorifier ou de condamner les études classiques, et plus spécialement le latin*. Il en voit bien la portée polémique. *Les uns voient dans la culture classique une atteinte aux principes démocratiques ; pour d'autres, au contraire, rejeter le latin, c'est rejeter les plus pures traditions françaises, c'est donc faire tort à la Patrie*. Lui-même prétend dépassionner le débat en se plaçant sur le seul plan pédagogique : *ce qu'il faut déterminer, c'est s'il y a un véritable profit pour la jeunesse à recevoir la culture classique, et, dans l'affirmative, quel est exactement ce profit*.

Il va démontrer que cette culture est le meilleur moyen pour la formation de l'intelligence et du caractère, pour la connaissance du français, et pour aborder (après le Lycée) l'étude éventuelle des sciences et des techniques. Il ridiculise l'« utilitarisme » des « modernes », et montre que la généralisation de « leur » enseignement entraînerait la disparition de tous les savants, ingénieurs etc... et ferait de la France un pays « arriéré ». On voit par là qu'il assimile cet enseignement moderne à une formation purement professionnelle.

Selon lui, le seul but que doit avoir l'enseignement secondaire, c'est le *développement de notre faculté de comprendre et de créer [...] il n'est pas nécessaire de donner à nos élèves des connaissances surabondantes. Quand il quittera le Lycée, l'élève emportera [...] une intelligence capable de comprendre et d'ordonner son expérience, capable de s'appliquer avec fruit à l'étude d'une science*.

Bien entendu, il ridiculise la prétention des mathématiques, des langues vivantes, du français à former cette intelligence. Pour lui, les langues anciennes seules, et en particulier leur

⁵ L'usage voulait que ce soit l'un des nouveaux professeurs, qui soit chargé de ce pensum, une sorte de bizutage.

étude grammaticale, peuvent arriver à ce résultat, mais en y consacrant la totalité du secondaire : *À seize ou dix-sept ans, si l'enfant a su profiter de ses classes, la méthode de raisonnement sera ferme et sûre, et le jeune homme se portera sans crainte au-devant des problèmes plus abstraits de la philosophie ou des sciences, ou même de la vie.* Il est possible que certains partisans de l'enseignement moderne aient envisagé de lui assurer le monopole de l'enseignement secondaire et d'éliminer complètement les études classiques, mais inversement, M. Labouesse, voudrait faire de ces dernières l'unique objet de tout l'enseignement jusqu'à *seize ou dix-sept ans.*

Il affirme hautement : *Il ne saurait y avoir de véritable formation intellectuelle si l'on néglige l'enseignement du grec et du latin,* et il n'est pas loin de penser qu'on ne saurait être intelligent sans faire ces études classiques. Il cite à l'appui de sa thèse, une enquête faite cette même année par le *Journal des Débats*. Des militaires, des savants, des industriels, des commerçants (qui avaient suivi eux-mêmes cette formation, comme nous l'avons signalé plus haut), ont pris parti pour l'enseignement traditionnel contre toute modernisation. Nous avons déjà souligné plus haut la tendance de chacun à considérer que son propre parcours d'éducation est le meilleur et même le seul valable.

Il conclut donc que *La seule culture véritable est la culture classique.* Mais il voit quand même la contradiction entre cette affirmation et la réalité sociale. *Est-ce à dire qu'il faut la donner à tout le monde ? Je n'ai pas dit cela. Mais avec cette question, nous entrons dans une autre série de problèmes que je n'ai pas à aborder. Car ici interviennent des considérations d'un ordre tout à fait différent, non plus pédagogiques mais social.*

Il se refuse donc à aborder l'aspect social des finalités du Lycée, mais, sans le vouloir (?), il montre le caractère de classe sociale de sa conception de l'enseignement et de la culture : *la culture classique est destinée à former des intelligences d'élite, des intelligences d'hommes appelés à diriger ; or, une armée peut-elle être composée exclusivement d'officiers ? Mais c'est aux sociologues à discuter maintenant la question.*

M. Peltier, inspecteur d'académie qui lui répond n'a pas la tâche facile, il ne peut pas, comme son collègue de l'année précédente, faire l'impasse sur la culture classique, il ne peut pas abonder dans le sens de M. Labouesse, ni lui donner entièrement tort. Il va présenter d'une manière plus raisonnable les arguments des modernistes et affirmer qu'il existe bien une culture moderne nécessaire à l'honnête homme du XXe siècle. *Il y a un système de pensées et de connaissances, de tendances et de besoins, qu'on peut justement, à l'heure actuelle, qualifier d'« humanités modernes » et sur quoi il est possible et légitime de fonder un corps d'enseignement très estimable et bien solide. Ce corps d'enseignement existe [...] au surplus, il a fait ses preuves et [...] il peut se flatter d'avoir fourni de bons élèves et préparé d'utiles citoyens.* Il reprend là un argument qu'il attribuait aux modernistes. *Le régime, tant honni par certains, de 1902 que nous défendons, peut se flatter d'avoir produit de bons esprits et formé des citoyens utiles à leur patrie.*

Bien entendu il termine par un coup de chapeau au latin et au grec et souhaite que les deux cultures puissent être offertes à tous les élèves. *Si, d'aventure, il était possible d'aménager les études secondaires de telle sorte que toutes les disciplines, anciennes et modernes, de l'ordre littéraire et de l'ordre scientifique, rationnellement coordonnées entre elles dès le début, pussent recevoir, sans sacrifice réel pour aucune, le développement qui leur convient et avoir la place qui leur revient, assurées pour l'ensemble d'un équilibre meilleur que celui dont elles jouissent dans notre organisation pédagogique actuelle.* Cette formulation (*Si, d'aventure, il était possible*) montre bien que M. Peltier ne croit pas à la possibilité d'un enseignement encyclopédique de toutes les disciplines généralisé à tous les élèves. Nous avons déjà indiqué qu'en 1923-1925, des tentatives gouvernementales tenteront effectivement de généraliser l'enseignement du latin puis celui des sciences, au prix d'un allongement du temps scolaire et d'un risque de surcharge.

des explorateurs du dix-neuvième siècle m'orientèrent nettement vers la carrière coloniale. Il multiplie les récits d'anecdotes vécues en Afrique, en insistant sur l'action civilisatrice. Il souligne le fait que la France qui ne compte encore que quarante millions d'habitants est devenue une nation de cent millions d'habitants grâce à ses colonies et il dénonce l'attitude raciste de beaucoup de français à l'égard de ces populations. Ces soixante millions d'indigènes, n'allez pas croire, comme certains le disent, que ce sont des frères inférieurs ; ne donnez pas créance aux contempteurs de notre œuvre, à ceux qui ne veulent pas croire à la civilisation que nous avons introduite là-bas. Il rend aussi hommage à l'apport en combattants, en produits et en argent des colonies d'Afrique pendant la guerre de 1914-1918. Évidemment, il invite les jeunes à se mobiliser pour la poursuite de la France coloniale.

1929 - M. Dufour et la salle de mathématiques

Lucien Page (1929) évoque la salle de mathématiques et son professeur¹⁸ *La salle en sous-sol de la chapelle est sombre. Il y règne, depuis toujours, on ne sait quelle odeur à la fois fade et âcre. Il semble que ce soit la concrétisation de l'ennui que distille M. Dufour, dit « Face-Moche », professeur de math, dont toute la personne est grisâtre.*

L'élève (qui ? je ne sais plus) est au tableau. Il contemple des formules algébriques et son visage traduit à l'égard de celles-ci une certaine anxiété et une rancune certaine. Il a émis quelques mots, deux ou trois fois, pour meubler le silence, faire preuve de bon vouloir, mais parfaitement conscient qu'il ne savait pas où il allait et, d'ailleurs, vite coupé par M. Dufour. Maintenant, il se tait résolument, n'attendant plus que d'être renvoyé à son banc. Alors M. Dufour, lyrique : « C'est le néant ! ... C'est le néant ! ... Pas étonnant, toujours le nez en l'air ... » Nul n'a jamais pensé que M. Dufour eût jamais voulu faire un jeu de mots.

M. Dufour a enseigné les mathématiques au Lycée de 1907 à 1931. Lucien Page l'a donc connu dans la dernière partie de sa carrière. Il avait été remplacé par M. Denisau à partir de la rentrée de 1931. À la même époque, l'autre professeur de mathématiques était M. Pény qui enseigna au Lycée à partir de 1902 jusqu'en 1934.

1929 - M. Gourson

Page évoque aussi M. Gourson, professeur de Physique et Chimie et Sciences naturelles en 1928-1929. Il ne resta d'ailleurs que cette année-là au Lycée : *On l'appelait « Marius ». En fait il s'appelait Jean Gourson et nous était arrivé de Marseille, en première, je crois, avec un accent qui pouvait lui servir de carte d'identité. D'où le surnom, d'où les plaisanteries plus ou moins fines, mais Marius gardait le sourire et sa bonne humeur inaltérable finit par avoir raison des plus futés de ces barbares du Nord parmi lesquels son destin l'avait jeté.*

C'était dans les premières semaines de son arrivée, fin octobre ou début novembre. Il pleuvait résolument. Logiquement Marius se munit d'un parapluie pour venir au Lycée. Son arrivée peu de temps avant le début du cours passa à peu près inaperçue. Mais lorsque à la fin de la matinée ; il prétendit gagner la sortie et ouvrit son riflard, ce fut - Comment ? Un parapluie dans la cour du lycée ? Nul n'avait jamais vu cela ! - Ce fut la ruée de tous les coins de la cour, de toutes les portes qui s'ouvraient, et Marius se trouva rapidement englué au sein d'un maelström animé de secousses, de remous, de tourbillons violents, au-dessus duquel roulait, tanguait, bondissait le pépin. Quelque participant était parfois éjecté à l'extérieur, mais s'empressait de regagner le combat [...] À certain moment cependant, l'éjecté demeura en dehors et se contenta de suivre, d'un pas résigné, derrière le maelström - c'était Marius, contemplant de loin la danse de son parapluie qui avait choisi la liberté. L'essaim turbulent s'étira tant mal que bien, enfila le couloir de sortie, le pépin voltigeant, toujours en transes et Marius solitaire et dernier [...] recouvra-t-il le riflard ? Nul ne sait. Mais il pouvait désormais tomber des hallebardes, jamais plus Marius n'arbora pareil engin.

Ce récit fort pittoresque suscite quand même une question. Quel ostracisme pesait donc au lycée contre les parapluies ? Nous n'avons pas d'autre exemple de cette phobie des riflards chez les potaches. Il serait curieux d'en trouver l'origine et l'explication.

M. Rossignol et M. Cendre

M. Fernand Rossignol, professeur de Philosophie, réunissait en sa personne physique et sa façon de se vêtir tant de sujets de remarques malignes et de plaisanteries que c'est miracle qu'il fût épargné, mais c'était un professeur d'une telle qualité que nul ne songeait ou n'osait se livrer à ce petit jeu (sauf en confidence et à voix basse, entre intimes, et encore ...).

Pour compléter les souvenirs de Lucien Page (1929) ajoutons que M. Fernand Rossignol, (dit "Le Rô"), a succédé à M. Frossard à la chaire de philosophie en 1919 et enseigna au Lycée jusqu'en 1932.

Octave Lioret (1930) revoit sa silhouette : *« le petit Rô », connu et admiré de tous les élèves de la grande classe, avec son front haut et dégarni, sa frange de cheveux blancs tombant sur sa nuque, sa paire de bretelles pendant à l'arrière par étourderie et marquant le mesure à chaque escalier de la grande cour.*

M. Rossignol et l'origine du surnom de M. Cendre

À l'occasion de son cours et à titre démonstratif de je ne sais plus quoi, M. Rossignol avait conté ce qui suit. M. Hippolyte Taine avait un petit-neveu, tout jeune enfant commençant tout juste à parler. M. Hippolyte Taine, selon l'usage de l'époque, portait une grosse chaîne de montre qui, partant, d'une poche du gilet rejoignait l'autre poche en s'étalant sur le ventre. À cette chaîne pendait une breloque.

Le petit-neveu de M. Hippolyte Taine portait au cou une petite chaîne à laquelle était suspendue une médaille pieuse et on lui avait expliqué que cette médaille représentait le Bon Dieu, qui, traduit dans son langage, devenait Bo Du. Et il marquait sa propriété en disant "Bébé Bo Du"

Le petit enfant, qui ne manquait pas d'esprit d'observation, remarquant la breloque suspendue à la chaîne ventrale du grand-oncle pointa un jour son petit doigt vers cette breloque, s'écriant : "Tonton Bo Du ... Tonton Bo Du ...".

Or M. Cendre, répétiteur, possédait également une chaîne de montre s'étalant sur sa vaste bedaine, chaîne que chacun était admis à contempler cependant qu'au cours de l'étude, mollement abandonné, son propriétaire poursuivait dans la chaire, un paisible roupillon. Avait-il aussi une breloque ? Ce détail a échappé au mémorialiste. Toujours est-il qu'il n'en fallut pas plus pour que quelqu'un - humoriste dont le nom, hélas, échappe à l'Histoire - désignât M. Cendre du sobriquet de "Tonton Bo Du". Mais l'usure du temps qui passe, comme l'oubli des origines, firent à la longue tout simplement et mystérieusement de M. Cendre, "le Bo Du".

Précisons que M. Cendre fut un des fonctionnaires qui firent au Lycée la plus longue carrière car il y exerça comme répétiteur de 1898 à 1937, soit pendant 39 ans. Il est vrai qu'au cours des années, son titre changea plusieurs fois car en France quand on ne peut changer la condition (et les émoluments) des fonctionnaires, on change leur titre. Il fut donc successivement : *répétiteur divisionnaire, répétiteur externe, répétiteur externe chargé d'un cours, répétiteur d'externat, répétiteur d'externat chargé d'Écriture* et finalement : *Professeur Adjoint*. Plus de quarante générations de potaches l'ont connu et innombrables sont les épisodes de la grande saga lycéenne qui se réfèrent à lui. D'ailleurs l'explication de son surnom donnée par Lucien Page, si elle semble fondée en théorie, n'empêche pas l'existence de multiples autres explications qui furent le sujet de savantes controverses entre les « anciens ».

L'un d'eux, Jacques Sommaire (1936) rappelle une farce dont il fut victime¹⁹. Farce anodine, mais dont les détails nous donnent une bonne idée de l'atmosphère des études de 17 à 19 h.

Le silence qui planait ce jour-là, vers 18h sur la 1^e étude, annonçait la préparation d'un petit chahut. Le Bodu dormait, en équilibre sur les deux pieds arrière de sa chaise, prête à basculer de l'estrade. Un Larousse baillait sur le pupitre à côté d'une grille de mots croisés inachevée.

Georges Bouillé et moi qui avons un rendez-vous « d'affaires » en ville, à la sortie des Dames de France²⁰, bouillons d'impatience de sortir de notre vieux bahut. Quelle technique

¹⁹ BL Amicale 2/1974

²⁰ Ce magasin se trouvait au début de la rue du Commerce, tout près de l'entrée principale du lycée.

employer pour nous libérer plus tôt et partir sans autorisation ? La cour était encore éclairée par le jour finissant. Le Bitou ou l'Alose, derrière leurs rideaux, Chabichou le concierge (Vous g'êtes prié de pacher chez Monchieu le Chenseur à dix geures !), intraitable sans un coupe-file !

Il y avait bien le mur ! Mais 7 mètres, c'est haut, et la réception sur la dalle du trottoir, n'était pas sans risque. Il y avait aussi la porte de la petite cour, mais l'Asperge nous aurait vus ! Alors que faire ?

Une idée de génie me vint à l'esprit : avancer d'une heure la montre de notre brave répétiteur, pendant qu'il dormait. Je me levai. Dans le grand silence de l'étude, je n'avais jamais pensé combien les semelles de souliers pouvaient crisser à tel point. Chaque pas en craquant, m'approchait du bureau. Je tendis la main, pris la montre. La chaîne d'un demi-mètre de longueur entraîna un crayon, qui prit de la vitesse et tomba de la table sur l'estrade. Quel bruit ! Un œil entrouvert, notre cher Bodu, dans les songes, me dit : « Oui ! » Dans son demi-rêve, il m'accordait la permission d'aller aux pissotières. Il se rendormit.

J'avancai la montre d'une heure. Elle marquait désormais 18 h55. Je retournai à ma place. Paul Naudin, au passage, me dit : « T'es gonflé, mais comment allons-nous sortir de l'étude ? » Il fut décidé de faire subitement du bruit, de se lever, ranger nos affaires, comme si la sonnette marchait. Le compte à rebours 3, 2, 1, feu ! Les quarante potaches, comme un seul homme, se lèvent, parlent, claquent leurs livres, toussent, éternuent : le remue-ménage naturel d'une étude terminée.

Le bruit réveille le Bodu. Son premier geste fut de prendre sa montre, et de regarder l'heure : 19 heures ! « Nom d'un chien, les p'tits gars ! Comme le temps passe vite ! » Le Grand Café l'attendant pour sa partie de belote, il s'empresse de mettre son chapeau et son petit manteau. En rang

L'alignement des externes surveillés était impeccable. Les internes, qui avaient étudié après dîner, allèrent dire un petit bonjour à la 2^e étude, surveillée par le Céleste. Avancez ! ... le couloir sombre entre le réfectoire et l'aile des classes de langues. L'approche de la loge. Victoire ! Non hélas ! Melon sur la tête, pince-nez en équilibre (ses lunettes ne lui servaient à rien puisqu'il regardait toujours par-dessus), Jamain arrivait. Coups de chapeau. Arrêtez !

« Eh bien, Monsieur Cendre ! Que se passe-t-il ? On change les horaires d'étude, sans en informer l'Administration ? - Mais Monsieur le Censeur, c'est l'heure ! »

On imagine la discussion serrée qui suivit, l'appel au concierge pour départager les avis. La sortie des deux hommes, jusqu'au milieu de la place du Lycée, pour aller consulter l'horloge du Beffroi.

Ce fut un demi-tour triste, une retraite honteuse pour ces externes qui traînant les pieds, grommelant, retournèrent dans leur étude achever l'heure qu'ils avaient cherché à voler. À nos côtés, j'entendis notre bon vieux répétiteur murmurer : « C'est pas malheureux de me faire ça, à moi, un ancien de la dernière : trois blessures, l'une à l'aine, l'autre à l'improviste, et la troisième à Madagascar ! » Brave Bodu ! Paix à sa cendre !

1929 - Souvenir de trois élèves.

Parmi les élèves qui achevèrent leurs études cette année-là trois noms furent rappelés bien des années après²¹.

Maurice Girard fut pharmacien en chef de l'hôpital Lariboisière, professeur à l'Université René Descartes et membre de l'Académie Nationale de Pharmacie. Il est décédé en 1987.

Jean Maitron

Né le 17 décembre 1910 à Sardy-lès-Épiry (Nièvre) ; mort le 16 novembre 1987 à Créteil (Val-de-Marne) ; marié le 9 avril 1936, père de trois enfants, Françoise (1937), Michèle (1939), Jean-Louis (1942). Instituteur, puis professeur de cours complémentaire jusqu'en 1955, docteur ès-lettres en 1950, professeur de l'enseignement secondaire (1955-1958), détaché au CNRS (1958-1963), maître-assistant à Paris I-Sorbonne (octobre 1963-octobre 1976). Militant. Historien du mouvement ouvrier.

²¹ BL Amicale 1/1988

Fils d'instituteurs, Jean Maitron fut élève dans l'enseignement primaire à Pouilly-sur-Loire. Reçu premier du canton au CEP, il entra au lycée de Nevers en 1922 et y demeura jusqu'en 1929. Il figure en effet sur le palmarès de 1923 en classe de 6^e A et est nommé 9 fois. C'est un élève moyen qui obtient chaque année quelques nominations. En 6^e et 5^e le plus brillant de sa classe était Midrouillet Raymond de Châteauneuf Val de Bargis, En 4^e, un nouvel arrivé prend la tête de la classe : Roche Robert de Paris. Celui-ci passera le 1^{er} bac en fin de seconde, reçu avec la mention AB, il obtient l'année suivante le bac Philo (mention AB). En 1927-28, en classe de Première, Midrouillet reprend la tête de classe. Jean Maitron est reçu au bac 1^e partie latin-sciences. L'année suivante, en classe de Philosophie, c'est Lucien Page qui tient la tête. Jean Maitron est reçu au bac Philo.

Élève particulièrement paisible, il souffrit beaucoup de l'internat et du régime de prison qui lui fut imposé ; il ne sortait pratiquement pas au cours des trimestres et ne participait pas aux sorties sportives du jeudi qui avaient pourtant lieu sous la direction du professeur de gymnastique. Le résultat en fut la haine de Jean contre un certain type de régime d'internat, haine qui ne s'atténua pas avec les ans.

Elevé dans une famille communiste, Jean Maitron fut marqué, dès sa prime enfance, par cette orientation. Il avait tout juste onze ans lorsqu'en décembre 1921 il vint en aide aux affamés de Russie. Au lycée de Nevers, il se faisait apporter à l'occasion et en cachette *l'Humanité* et participait aux discussions politiques avec ses camarades. Ce détail prouve que malgré les règlements, les élèves du Lycée s'occupaient activement du débat politique et lisaient en cachette mais assez régulièrement les journaux.

En 1929, après le baccalauréat, Jean Maitron connut un second internat, mais combien différent, celui du lycée Louis-le-Grand. Élève d'hypokhâgne, il passa une année merveilleuse dans cet établissement, merveilleuse à tous points de vue, particulièrement en ce qui concerne les libres sorties le jeudi et le dimanche. Avec ses camarades, et bien que ne disposant que de ressources modestes, il fréquenta à l'occasion le théâtre, se cultiva plus en une année qu'il ne l'avait fait durant sept ans à Nevers, suivit les cours brillants d'Albert Bayet et, à la Sorbonne, les cours de licence. Bref, il passa avec succès deux certificats d'études supérieures en fin d'année scolaire. Malheureusement, affligé d'un manque de confiance en soi, il se refusa de suivre les cours de khâgne alors qu'il y était admis et il prit une place de maître au pair au collège Chaptal où il était possible d'être nommé sans passer par la province. Six mois plus tard, à Pâques 1931 donc, il devenait surveillant d'internat et connaissait à nouveau cette vie sans liberté qui lui rappelait celle du lycée de Nevers. Il réussit néanmoins à passer deux autres certificats qui firent de lui un licencié. Doutant de lui, il s'était toutefois mal orienté et n'avait acquis qu'une licence dite d'enseignement supérieur débouchant sur un professorat d'École normale qu'il n'envisagea pas. Il accéda alors aux fonctions d'instituteur suppléant éventuel, correspondant à celles de répétiteur dans l'enseignement secondaire, et cela dura jusqu'à son service militaire qu'il fit à Saint-Cyr dans la météo, puis au camp d'Avord, terminant 1^e classe en dépit de rapports le présentant comme «conférencier communiste».

Toute sa vie est liée aux avatars du mouvement communiste, entre le trotskisme et le stalinisme, et marquée par la période particulièrement dramatique de 1936 à 1945.

Marié le 9 avril 1936 avec Marcelle Gourdon, licenciée d'histoire et de géographie, il fut nommé, de même que sa femme, dans l'enseignement primaire en région parisienne à l'automne 1936, l'un et l'autre s'étant refusé à émigrer en province afin d'éviter l'internat à leurs enfants.

Après plusieurs années dans l'enseignement primaire, il fit une carrière professorale et devint Maître Assistant à la Sorbonne. Il se fit surtout connaître comme chercheur, spécialiste de l'Histoire sociale. Il publie en 1951 *Histoire du mouvement anarchiste en France (1880-1914)*, sa thèse de doctorat et comme thèse complémentaire *Le syndicalisme révolutionnaire : Paul Delesalle*. Il participe à la création de *l'Institut d'Histoire Sociale*. Il publie différents ouvrages, mais sa grande œuvre c'est le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*. 29 volumes parurent de son vivant, les 13 derniers devaient être achevés par l'équipe qu'il dirigeait. Il est décédé le 16 novembre 1987.

Simone Périn faisait partie du groupe de cinq jeunes filles admises en classe de Philosophie en 1928-1929. Elle était la fille du député – maire de Nevers, Émile Périn. C'est en 1988 que sa nièce, Danièle Frébault rappela son souvenir ²²:

Ma tante, Simone Rouy, née Périn, fille de l'ancien député – maire Émile Périn a fait sa classe de terminale au Lycée de garçons et s'y est illustrée, d'après les récits familiaux, par sa fantaisie [...] il semble en particulier qu'elle menait le monôme traditionnel des bacheliers, l'année même ou mon grand-père en tant que maire, avait interdit cette manifestation !

Danièle Frébault ne peut apporter davantage de précisions. Il est dommage que nous n'ayons pas un récit circonstancié de ce monôme. Mais les responsables de l'Amicale confirment le caractère de Simone Périn par une phrase tout à fait sibylline : *elle se distingua dans sa classe par une humeur spécialement pétillante.*

1929-1930 « La cage aux ours » ?

Gérard Avent (1929) donne un détail très curieux sur les mœurs des potaches de l'époque²³. *29/30 c'est déjà vieux. Avez-vous entendu parler de "La cage aux ours" ? Je voudrais bien savoir s'il y en a encore qui l'ont connue ou qui en ont entendu parler ? De mon temps, il y avait la petite cour pour les élèves de 9^e, 8^e et 7^e. À partir de la 6^e, on passait dans la grande cour. C'est dans la petite cour qu'il y avait « La cage aux ours ».*

On mettait un élève que les autres voulaient punir dans la cage aux ours et on l'empêchait d'en sortir pendant un certain laps de temps.

Ce souvenir de Gérard Avent est le seul témoignage à notre connaissance de cette coutume. Il s'agissait donc d'une forme de brimade entre élèves des petites classes élémentaires, mais d'après ce récit, les surveillants ne pouvaient l'ignorer et donc devaient la tolérer. Nous n'avons trouvé trace de rien de semblable dans les ouvrages sur l'histoire de l'enseignement, pourtant très riches en brimades et punitions. Il serait intéressant de recouper d'autres souvenirs pour savoir si cette cage a existé longtemps.

²² BL Amicale n° 2 de 1988.

²³ Lettre in BL Amicale N°2 : mai 1997

PROVISORAT DE M. SCHULER. 1929 – 1937.

Année 1929-1930 : Une réforme du Baccalauréat.

La réforme progressive des sections du second cycle arrive à sa fin. Cette année-là pour la première partie, il avait fallu prévoir deux séries d'examens, un pour les redoublants *ancien régime* avec quatre sections : Latin – Grec ; Latin - Langue vivante ; Latin – Sciences ; Sciences – Langue vivante. Et un autre modernisé avec trois sections : A. ; A'. et B. Ce système d'identification sera, quelques années plus tard, remplacé par le suivant : A. ; B. et M.

Sur le palmarès de 1930 aucune fille ne figure en 1^e mais 7 filles figurent en Philosophie ce qui est surprenant. Pour des raisons d'effectifs sans doute, le Collège de Filles ne devait pas avoir de classe de Philo cette année-là.

1930. Un nouveau portrait au Parloir : Henri Marion.

L'Amicale s'attachait à honorer le plus possible les anciens élèves et professeurs qui s'étaient illustrés d'une façon ou d'une autre. C'est ainsi que comme nous l'avons vu plus haut, une série de portraits couvrait les murs du parloir. Ils ont évidemment disparu en 1944. En 1930, un nouveau portrait était venu s'ajouter à la galerie. *Le Président rappelant que le Comité a fait placer dans le parloir du Lycée, sur la proposition de M. Marius Gérin, le portrait d'Henri Marion, a reçu une lettre par laquelle la famille de notre très éminent et regretté camarade, exprime ses remerciements émus à l'Association tout entière.*

Henri Marion avait été élève du Collège puis du Lycée de Nevers de 1856 à 1863 (voir notice à cette date). Ce fut un philosophe et un éducateur remarquable.

1930 Un ancien élève se souvient. Un nouveau Bac. L'enseignement en Terminales Mathématiques et Philosophie.

En 1973, **Octave Lioret** (de la promotion 1930), avait fait pour l'Assemblée générale de l'Amicale, une longue évocation du vieux lycée des années 1923 à 1930, tel que ses camarades et lui l'avaient connu²⁴. Outre quelques informations sur des membres du personnel, ce texte a l'intérêt de nous permettre de comprendre comment les potaches de cette époque vivaient leur vie à l'intérieur du lycée. Anecdotes révélatrices des diverses mentalités de tous ceux qui constituaient cette communauté fermée sur elle-même et riche de traditions, de rites divers. Dans des articles postérieurs, en 1982 et 1990 Lioret a eu l'occasion de nuancer et compléter son évocation. Nous tenterons de faire une synthèse de tous ses témoignages. Il évoque aussi bien les enseignants que les bâtiments dont la plupart ont aujourd'hui disparus. : *Que de souvenirs de cette jeunesse tôt passée, qui revivent si agréables en évoquant les silhouettes de nos anciens professeurs.*

Voici d'abord le concierge, le Bouillot : *Droits, jeunes et fiers nous saluons imperturbables, le personnage le plus important du Lycée après le Proviseur, le concierge, le légendaire Bertrand, dit Bouillot du nom de ses prédécesseurs.*

Sous la porte cochère, près de sa loge, le Bouillot nous attend. Échange de civilités, puis « À partir de dorénavant, [...] Monsieur le proviseur, il a dit, l'entrée de notre établissement est interdite à toute personne qui n'est pas dans le service » Puis faisant tinter quelques pièces de monnaie dans sa poche : « Pour cette fois, passons ! ».

On accède à la Cour d'Honneur, pour le nom de laquelle, Lioret fournit une explication sans doute imaginée par les élèves : *ainsi appelée parce qu'une stèle fixée au mur portait gravés, les noms des professeurs et élèves tombés au champ d'honneur pendant la guerre 1914 – 1918.* Mais elle s'appelait déjà ainsi au temps des Jésuites et d'ailleurs tous les lycées ont une cour d'honneur, dans laquelle ne figure pas forcément un monument aux morts.

Au fond se trouvait *la coquette chapelle* à propos de laquelle il rappelle l'anecdote de Franc-Nohain (Maurice Legrand) jouant sur l'harmonium des airs d'opérette.

²⁴ publié in BL Amicale n° 3 de 1973.

Sur notre gauche, un double escalier permettait d'accéder au bâtiment d'histoire et géographie et des sciences ; côté élèves, côté professeurs.

Alphonse Méry : Méry, passionné d'histoire et géographie et d'art. Un chapeau melon, une canne, une serviette, une paire de moustaches, le tout constamment hérissé, générateur de cours fougueux : c'est Alphonse, notre professeur d'histoire-géo. Écoutons-le, tantôt ironique dans les accords de Napoléon et de Pie VII. « Eh bien mon petit ami, qu'est-ce qui te fait donc rigoler ? », tantôt pathétique dans les adieux de Fontainebleau : « Les grenadiers, ils étaient là ... ».

M. Rossignol : Un petit bonhomme l'accompagne, au front immense, les yeux pétillants, un paquet de copies émergeant de la poche du veston, Rossignol, le philosophe, franchissant le seuil avec une souriante dignité, très connu et admiré c'est le petit RÔ, « N'EST-CE PAS ». Psychologues en herbe, rappelez-vous ses mots évocateurs qui tentaient de nous expliquer les bergsoniennes images, et, de Valery, la difficile poésie.

MM. Lesne et Lotier : Lesne le redouté mais finalement admiré des physiciens avec son fidèle Lotier [...] À l'étage supérieur, deux blouses blanches, deux demi-chauves ; deux paires de moustaches identiques. C'est d'abord le Lapin [...] Soudain, mon cœur se serre, mes jambes mollissent : « Monsieur X au tableau ... Savez pas ? ... s'erez puni, 0, à votre place, 4 heures ... » L'autre, notre préparateur, toujours prêt à porter secours aux apprentis chimistes : « Donnez-moi ce tube, je vais te le préparer c'te précipité ... »

M. Peny : Pény, « Ch... la Mort », jonglant avec les difficultés, enseignait les mathématiques, démarche puissante et appuyée, yeux clairs et doux dans un visage renfrogné. Il lui arrivait de cracher sur le tableau noir pour en effacer la craie. Je ne me rappelle rien de ses cours de géométrie, d'algèbre et de cosmographie.

M. Gaucher : Dans la salle voisine, un gros monsieur, assis en bout de table prend connaissance des nouvelles du jour, tout en lissant de l'index les poils de sa moustache. C'est Cabanon, prof de math. Chargé cette année d'un cours de sciences. Scène vécue : cette classe au cours de laquelle, ayant porté à sa tête une main encore poisseuse d'avoir tenu une plaque de verre enduite de noir de fumée, il exhiba sur son crâne complètement chauve, le large et sombre dessin d'une main étalée, tandis que nous présentant à bout de bras un appareil, il expliquait imperturbablement, de sa voix grave : « Cet appareil, Messieurs est soutenu par un pied ... »

La grande cour : En quittant la cour d'honneur par quelques marches, nous arrivons dans la grande cour avec ses quatre rangées d'arbres. Ils constituaient bien le promenoir rêvé pour les sages, les potasseurs, les romanesques. Deux par deux ou en bandes, nous y échangeons des idées que nous croyions neuves, des projets dont nous ne doutions pas, nous nous faisons part de serments que nous pensions éternels[...] La partie de droite, court de tennis en été, voyait certains rassemblements : distribution de lettres, appel des élèves au parloir et notre bon pipelet venait aux récréations du matin et du soir, proposer des friandises aux plus argenteux, autant de convoitises pour les « sans le sou », mais osons l'avouer, monnaie d'échange parfois contre le problème de math. ou la version latine.

Le Proviseur Veigneau, que nous surnommions "l'Alose" à cause probablement de son nez quelque peu proéminent [...] mais comme on disait "cheux nous" : "Un grand clocher, n'a jamais déparé son église" et le Censeur Roelen qui était désigné sous le vocable de "Bitou" ou bien (dans les lycées parisiens) "le Censcul".

Les bâtiments de droite comprenaient les douches, les classes de langues, mais surtout l'escalier du châtiment d'où partait, nanti d'encouragements fervents, bravant pour sauver la face, le délinquant signalé au courroux de l'Alose ou du Bitou. Puis à son retour, faisant cercle autour de lui, assailli de questions : « Qu'est-ce qu'il y a ? » « Qu'est-ce qu'il t'a dit ? ».

Les cigarettes : Derrière nous les Waters, salon des fumeurs clandestins. Jamais cigarettes n'eurent meilleur goût ... !.

Le sport en récré. : L'autre partie servait de terrain de sport. Aux récrés de midi et du soir s'y livraient de fameux matchs camp du haut contre celui du bas. Les dribleurs, les shooteurs s'y donnaient à fond. Gare au goal du C.A.L.N., s'il n'arrivait pas à bloquer ses balles ... !

Le bâtiment au fond du parking Saint-Pierre, qui abrite entre autres une maison de retraite est le seul qui subsiste du vieux lycée. D'abord la classe de première où enseignèrent

deux éminents professeurs (classe de rhétorique au coin de la rue Mirangron, signalée par une plaque à la mémoire de Louis Harris).

MM. Mezzani et Harris : *l'un plutôt nonchalant* : « Nous allons corriger cette petite version », *l'autre de caractère fougueux, soucieux du succès de ses élèves, comme de l'honneur de la patrie*. Combien de rhétoriciens, séchant éperdument sur une préparation latine, y entendirent préférer cette sentence : « Non, Monsieur, vous n'irez pas en retenue, mais vous y volerez, Monsieur ... »

Le maître de la 3^e étude : *Ensuite les salles d'étude où s'alignaient nos tables : la 3^e d'abord, qui, à vrai dire, n'eut jamais de titulaire*. Je me souviens cependant d'un grand monsieur à l'épaisse chevelure noire, aux multiples ondulations, qui me fut longtemps antipathique, m'ayant privé, certain jeudi, d'une prometteuse partie de football. Voici les faits : c'est le soir. On entend seulement le crissement des plumes d'acier sur le papier, le frou-frou des pages des dicos, les uns penchés sur les bouquins, les atlas, les autres griffonnant traçant, cherchant. Soudain, deux rires fous, à peine étouffés, fusent dans un coin. Il n'en fallait pas plus pour tirer notre homme d'une douce somnolence et redressant la tête : « Regardez moi ces deux pignoufs ». Puis surgissant de la chaire comme un diable de sa boîte, pour mieux voir, tout en caressant le devant de son pantalon : « Naturellement, toujours les deux mêmes ». Vaines protestations de nos deux lurons. Renouvelant son geste, il concluait : « elle est raide, celle-là ... ».

M. Cendre : *Venait ensuite la 1^e étude avec Tonton Bodu qui, à quoi tiennent les choses, devenait quelques années plus tard mon honorable cousin*. Souvenez-vous : relevant son grand manteau, négligemment jeté sur ses larges épaules : « Ah ! Les petits gars, ça ne va pas se passer comme ça ; usez mais n'abusez pas. Quand on vous en donne comme la main, vous en prenez comme le bras !... ».

M. Dincher : *La surveillance de la seconde étude était assurée par le brave père Belette qui joua également le rôle de providence pour tous ceux que ne passionnaient pas les joies mathématiques*. Rappelez-vous les leçons particulières du soir, tout en rappelant à l'ordre dans son rauque accent de la vieille Alsace ceux qui s'abandonnaient à des rêveries lointaines, mais charmantes : « Êtes pas un peu braque, avez rien à faire, revoyez donc théorèmes égalité des triangles, savez pas ». Puis on entendait notre ami risquer timidement : « J'abaisse la perpendiculaire ». Et la voix terrible répondait : « La perpendiculaire ! La perpendiculaire ! Mon pau'ami, la perpendiculaire oblique qui, vacillant du plafond du réverbère du coin s'écrase sur le chapeau du quidam d'en face. Où allons-nous mes frères ? En enfer, tout droit ! ... » Sidéré par tant d'éloquence, notre ami restait muet et Belette de conclure : « Et c'est pour cela que ma fille est muette ! ... ». Brave Belette, s'il existe un paradis pour les sages, les consciencieux, vous occupez certainement une place d'honneur.

L'escalier des dortoirs : *Voici l'entrée de l'escalier des dortoirs [...] dortoirs où le silence et le calme ne régnèrent pas toujours : exclamations nocturnes, virages impromptus, raides, rapides et vengeurs. Ô qu'ils étaient méritants les surveillants de cet âge sans pitié ...*

M. Laurent : *Succédaient ensuite les classes de 5^e et 6^e, les classes des culottes courtes*. Et dans l'angle, à l'extrême droite un petit bonhomme coiffé d'un canotier, barbiche au menton, c'est B.D.B. (Boule De Billard), notre professeur d'anglais : « Yes, Yes ... entrez ... Sit down sur votre banc ... Yes, Sir, voulez-vous commencer la translation de la first lesson ».

M. Schmidtt : *Vite, grimpons au 2^e étage où se trouvait la salle de dessin ... C'était le domaine du Pou aux prises avec son équipe de petits plaisantins*. Suivons celui-ci [...] que réclame-t-il le doigt levé ? : « Pou, est-ce que je peux aller courtiser ta femme ? ». Très dur d'oreille, prenant les contorsions pour un besoin pressant : « Non, il y en a déjà un ».

Le concierge et M. Guillemet : *Le père Lacroute, armé de son tambour s'apprête à sonner l'interclasse de 11 heure*. Déjà l'Asperge, enroulé dans son grand capuchon, le binocle sur son nez retroussé, longe le réfectoire qui connut tant de bruyants repas, entremêlés de silences, imposés ou voulus, et dans lequel au festin d'un jour, succédaient des jeûnes prolongés.

M. Denti : *Voici qu'apparaît, à la sortie du sombre couloir donnant accès directement à la grande cour, notre professeur de gym., descendu de Fleur d'acier, son inséparable destrier*. « Rangez-vous par quatre ... Monsieur Untel, ne commencez pas à faire l'imbécile ... un, respirez ... deux, soufflez ... apprenez à respirer ... agrandissez vos poumons, un ... deux, soufflez ... direction du gymnase ... 4 premiers à la barre fixe ... Suspension allongée ... « - « Monsieur, la

barre est froide ... » - « Que dites-vous ? ... La barre est froide ? ... Vous allez voir si la barre est froide. » Et notre bon professeur, saisissant la barre fixe tendue entre ses filins au milieu du gymnase nous décrivait un de ses soleils, démonstration qu'il nous donnait avec une extrême avarice ...

En cette année 1973, M. Denti était présent à l'assemblée générale des anciens élèves, comme tous les ans, *seul survivant parmi tant d'ombres, tête encore brune parmi tant de têtes blanches ... jeune ... alerte ... plein de vigueur et déclarant bravement : « Encore 50 ans comme cela et tout ira bien ».*

Mais la liste des enseignants du lycée n'est pas complète, Lioret est conscient de ses trous de mémoire : *[...] et combien d'autres, pleins de flamme, vieux routiers, pleins d'expérience, tous différents mais concourant tous à l'œuvre d'instruction et d'éducation, marquée de leurs douces manies personnelles.*

Vingt sept ans plus tard, en 1990, Octave Lioret évoquait de nouveau son vieux lycée. Il se souvenait de son départ du Lycée en 1930 après le baccalauréat²⁵ : *"Soixante années se sont écoulées depuis juillet 1930 où avec mes camarades de classe, nous avons franchi, tout à la joie, la lourde porte de notre établissement, échappant à l'autorité très ferme du Proviseur et du Censeur, l'examen de fin d'année passé avec succès.*

M. Lioret deux ans plus tard²⁶ compléta un peu ses *Confessions d'un "Potache"* par des confidences qui donnent une idée plus vivante encore de l'ambiance du vieux Lycée.

De notre temps, l'entrée au Lycée n'était pas une grande jouissance pour les enfants, mais faisait le bonheur des parents. En conduisant leur moutard en sixième, ils auraient sept ans de tranquillité, huit s'il redoublait une classe, neuf s'il en redoublait deux ...

Malgré cela, les parents n'étaient jamais contents : il fallait leur rapporter de bons bulletins trimestriels. Et quand il nous arrivait d'avoir une colle, quelle histoire ! [...] Je me souviens qu'un jour deux camarades sans doute énervés par une discipline trop sévère avaient confectionné de petits papillons où on pouvait lire : « Administration du lycée ... tu exagères ... » Aussitôt dévoilé, ce fut le conseil de discipline et le renvoi.

Au cours des récréations du midi et du soir se livraient de fameux matches : le camp du haut contre celui du bas. Chaque joueur redoublait d'adresse pour dribbler ou shooter. Un jour en quatrième, (année 1925-1926 ?) ayant appuyé un peu trop mon envoi sur la gauche, le ballon rond vint heurter les carreaux de la salle d'étude qui volèrent en éclats. Par malheur le surveillant, qui me haïssait, profita de cette occasion pour me nuire. Ma mère dut payer les dégâts de son chenapan de fils, casseur de vitres et s'acquitta auprès de M. l'Économiste (M. Moncouet, le sous-économiste étant M. Rigaud) de la somme de 3F50. Mon père, plus sévère, me menaça de me mettre en apprentissage et me boucla dans ma chambre où je m'offris une de ces orgies de Jules Verne dont je raffolais en ce temps-là.

À part quelques catastrophes comme celle-ci, les parents pouvaient se livrer en toute quiétude à leurs occupations et dormir sur leurs deux oreilles. Il ne pénétrait au Lycée ni drogue, ni politique, ni mauvaises mœurs. Le langage ordurier n'était pratiqué entre nous qu'en récréation ; en classe c'était quatre heures de colle.

On rencontrait dans les lycées des enfants originaires des milieux populaires. Ils avaient été poussés vers l'enseignement secondaire par leurs instituteurs qui avaient su découvrir de futurs lauréats aux divers concours. Cependant, les familles ouvrières et paysannes préféraient les écoles primaires supérieures ou les cours complémentaires qui conduisaient en peu d'années vers un apprentissage sérieux. « On t'envoie dans les écoles, disait, perplexe, grand-père, un bon paysan attaché à la terre, si tu ne peux pas faire autre chose, tu feras toujours un maître d'école ».

Lioret évoque ici les mentalités des années 1930, elles n'avaient guère changé depuis le témoignage de Duhamel sur les années 1900. Le changement réel ne se produira qu'après 1960.

Les Associations de parents d'élèves n'existaient pas. On se reposait d'abord sur le surveillant général qui ne s'appelait pas encore conseiller d'éducation (En fait à cette époque il n'y avait pas de surveillant général en titre, c'était l'un des Professeurs adjoints et Répétiteurs

²⁵ BL Amicale 3 / 1982 et 2/1990

²⁶ BL Amicale 2/1992

qui en faisait fonction, en l'occurrence M. Cendre) ; sur M. le Proviseur (en 1925-1926 : M. Veigneau) et sur le censeur (en 1925-1926 : M. Roëlen)

On se reposait surtout sur les Profs qui n'étaient pas encore des enseignants. À tous, nous gardons pieusement notre gratitude [...] tous ceux de notre génération à qui, comme moi, le Lycée apprit à penser. Tous, ils nous ont amené "cahin-caha" jusqu'au baccalauréat.

Cette vieille maison, où chacun éprouva les plus pures de ses joies et noua les plus solides de ses amitiés, demeure fidèle à ses traditions et si elle se transforme, elle n'en demeure pas moins la plus confortable et la plus accueillante :

"Et si je pense à toi, quelque jour, vieux Lycée / Ce sera pour pleurer ma jeunesse passée"

Histoires de cancoilles.

Octave Lioret et l'un de ses camarades Guy Roudot (1930) signalent parmi les distractions favorites des potaches de Nevers (comme de tous les bahuts de France et de Navarre), lorsque venait le printemps, les innombrables farces que l'on pouvait imaginer avec les « cancoilles » que les plus savants appellent des hannetons.

Lioret rappelait les « lâchers » de hannetons dans la classe de M. Penny et Roudot se souvient d'un lâcher réussi dans la classe de M. Proveux, professeur de troisième (c'était donc au printemps 1927) *qui, voyant passer au-dessus de sa tête un attelage de quatre ou cinq hannetons traînant un ruban, s'était écrié « Je vais finir par croire que ces hannetons ne sont pas venus tout seuls ici ».*

En 1929-1930 le Proviseur était M. Schuler, le Censeur, M. Jamain.

Le Palmarès de 1930.

Lioret qui, sur le palmarès, se prénomme Jean (et non Octave), de Rougnat (Creuse) a été reçu en juillet 1929, au Bac 1^e partie (*ancien régime*), dans la section *Latin-langues-vivantes*. Et en juillet 1930 au Bac 2^e partie *Philosophie*. Sauf pour le prix du tableau d'honneur en 1930, son nom ne figure pas sur les palmarès, C'était un élève trop modeste sans doute.

Mais Lioret serait-il misogyne : il parle *des hommes de notre génération*. Avait-il oublié que plusieurs jeunes filles figuraient dans sa promotion, Mlle Babut Françoise (*mention assez-bien*) de Jarnac (Charente), Mlle Coqueblin Renée (*ancienne élève du Collège de jeunes filles*) de Nevers, Mlle Gauthier Geneviève (*idem*) de Pouligny-Saint-Martin (Nièvre), Mlle Guimiot Paulette (*idem*) de Varzy, Mlle Habert Odette (*idem*) de Sancerre, Mlle Maitrot Yvonne de Lyon, Mlle Thibault Louise (*idem*) de Nevers. Cette année-là d'ailleurs le *Prix d'Honneur* avait été attribué à Mlle Babut Françoise et Cagnat Pierre (*ex æquo*).

Grâce aux souvenirs du fils de l'un des élèves de la classe, Jean Deloison, nous pouvons donner quelques indications à leur sujet. Mlle Coqueblin Renée est devenue le docteur Renée Bois qui fit toute sa carrière à Nevers. Elle eut notamment la charge de la médecine scolaire. Et par un curieux hasard, c'est elle qui officiait au Conseil de révision du fils Deloison. Quant à Mlle Maitrot Yvonne qui était bien née à Lyon, mais dont la famille était tout-à-fait nivernaise, elle épousa son camarade de classe Jean Deloison. L'un de leurs camarades, Jean Jouron est devenu le chef des sténographes de l'Assemblée Nationale et fit donc sa carrière entièrement à Paris.

Le palmarès de la classe de Lioret en cette année 1929-1930 est d'ailleurs très curieux. Le Prix d'Excellence avait été attribué à Garruchet Louis de Semelay (Nièvre), qui, mis à part le prix du tableau d'honneur, ne décrochait aucun prix, seulement 5 accessits ; les meilleurs de la classe étaient :

Roudot Guy, de Varzy qui figure sur les palmarès de la classe de Mathématiques et celle de Philosophie et a été reçu aux deux bac, tous deux avec mention *Assez-Bien*. Il cumule 11 nominations dont deux prix spéciaux²⁷ : la *Médaille d'Or* de l'Association des Anciens Élèves et le *Prix Émile Matron* (*pour l'élève de la classe de Mathématiques ayant obtenu la plus forte moyenne dans l'ensemble des compositions de l'année, en mathématiques, physique, et*

²⁷ Se reporter à notre étude particulière sur les Prix Spéciaux du Collège et Lycée de Nevers dont l'histoire est tout à fait significative de celle de l'enseignement secondaire en France.

chimie), il décroche en classe de Mathématiques le Prix d'Excellence et 4 autres prix et en classe de Philosophie : 3 prix et un accessit.

Son camarade Deloison Jean de Nevers a des résultats presque aussi brillants : 2 prix spéciaux le *Prix Émile Jacquinot*, (destiné à l'élève de la division supérieure qui se sera le plus distingué par son travail et sa conduite) et le *Prix Louis Gautherot* (pour l'élève de terminale ayant obtenu le plus de points pour les compositions d'histoire et de géographie). En Mathématiques, il obtient 4 prix et 3 en Philosophie. Lui aussi décroche les deux bac. avec mention *Assez-Bien*;

Rigault Paul de La-Charité-sur-Loire suit également les cours des deux classes, il obtient 2 nominations dont 1 prix en Mathématiques et 2 prix en Philosophie.

Compte André de Crain (Somme) obtient deux prix en Mathématiques et 1 en Philosophie.

Mlle Babut Françoise (5 nominations dont 2 prix et notamment le *Prix d'Honneur*).

Cagnat Pierre de Cosne-sur-Loire (5 nominations dont 3 prix et notamment le *Prix d'Honneur*);

Jouron Jean de Nevers (3 nominations dont 1 prix).

Mlle Gauthier Geneviève (6 nominations dont 2 prix).

Ferrandon Maxime de Dun-sur-Auron (Cher) (2 prix)

Charleuf Pierre de Cercy-la-Tour (4 nominations dont deux prix)

Siméon Alfred de Valenciennes (Nord) (6 nominations dont deux prix)

Il y avait donc au moins onze élèves de la classe qui, par leurs résultats en compositions, méritaient mieux que Garruchet, la distinction suprême et on comprend mal l'attribution du Prix d'Excellence. Il est dommage que les souvenirs des anciens de la classe, pas assez précis, n'aient pu fournir une explication à ce phénomène, mais peut-être que les motivations des Conseils de classe étaient comme celles des Dieux, impénétrables.

Jusqu'à l'année 1928-1929 le Bac, 1^e partie (*ancien régime*) avait quatre sections : *Latin-grec* ; *latin-langues vivantes* ; *latin-sciences et sciences-langues vivantes*. La même année apparaissait le Bac 1^e partie (*nouveau régime*) avec trois sections : A ; A' et B. Leurs spécificités étaient : pour A : latin-grec ; pour A' : latin mais pas de grec ; pour B : ni latin ni grec ; tous les autres cours, français, maths, physique, histoire-géographie, langues vivantes et (en terminales), sciences naturelles, étaient communs. Cette année-là, exceptionnellement, les élèves de première avaient pu opter pour le régime ancien ou nouveau.

Le palmarès ci-dessus montre que comme les effectifs étaient faibles, les élèves des deux classes terminales pouvaient suivre les mêmes cours et les plus courageux pouvaient cumuler les deux examens soit dans la même session, soit l'un en juillet et l'autre en septembre.

On aura remarqué que la Philosophie ne figure pas dans la liste des disciplines. S'il y avait bien un professeur de Philosophie, M. Rossignol, aucun prix de philosophie ne figure sur les palmarès de cette époque et le *Prix d'Honneur de Philosophie*, sous-titré à cette époque *Prix de la Villehervé*, est décerné au meilleur élève en *Dissertation française*. C'est encore un de ces moments de notre histoire universitaire où la philosophie était considérée comme subversive et mise en retrait dans l'enseignement. À d'autres époques, elle avait été réduite à la Logique ou carrément supprimée, l'Histoire avait eu également le même sort.

1930. Jean Bienvenu.

Né le 20 mai 1912 à Cizely (Nièvre), pupille de la nation, Jean Bienvenu a fait toutes ses études secondaires au Lycée de Nevers²⁸. Il était entré en 6^e en 1923 à 11 ans. Élève modeste, il décroche chaque année un ou deux accessits jusqu'en 3^e. Il est reçu à la 1^{ère} partie du bac, section A'en 1929. D'après le témoignage d'un de ses camarades, Michel Sommaire (1930), il aurait fait Math-Élem. Mais il ne figure pas sur la liste des bacheliers de 1930. Il avait fait une classe préparatoire à Saint-Cyr au Lycée Carnot à Dijon et avait été reçu en 1931 dans un bon rang. Rappelons que jusqu'aux années 1950, la première partie du Bac suffisait pour l'entrée dans les Écoles militaires.

Jean Bienvenu choisit l'aviation et fit partie de la première escadrille créée en 1932 à Saint-Cyr. Capitaine en 1939, il commandait l'une des deux escadrilles du groupe de bombardement 2/23 équipé de Bloch 210. Le 6 juin 1940, son groupe attaqua les colonnes

²⁸ BL Amicale 1 / 1983.

motorisées allemandes dans la région de Chaulnes (Somme). Bienvenu participait à l'opération avec 3 appareils du groupe et trouva la mort aux commandes de son appareil, le radio étant le seul à avoir pu sauter en parachute. Il a été inhumé à Cercy-la-Tour.

1930 - André Quoy.

Un autre camarade de classe de Lioret, entré comme lui au Lycée en sixième, en 1923, obtint son Bac. *Mathématiques* en 1930 (1^e partie A' en 1929). Sa carrière au Lycée fut presque aussi modeste que celle de Lioret, il se contentait chaque année d'un ou deux accessits, notamment en anglais. Sa meilleure année fut justement la sixième où il en totalisa 4 ce qui lui valut un prix curieux : le *Prix d'Accessit*.

29 *Ceux qui l'ont connu se rappellent son ardeur au travail, son regard plein de bonhomie et de finesse, intervenant souvent dans nos débats de lycéens par une réflexion judicieuse et parfois par une boutade.*

Fils d'employé du PLM, il se devait d'entrer dans cette grande maison SNCF où il accomplit toute sa carrière comme Inspecteur Divisionnaire. Sa parfaite droiture, sa constante affabilité, en même temps que la haute dignité de sa vie familiale lui avaient créé de précieuses relations personnelles

Et puis brusquement, il s'en est allé, après plusieurs jours d'hôpital, simplement, comme après une longue journée de travail.

André Quoy est mort le 22 février 1992.

Nos chroniques du Lycée de Nevers contiennent beaucoup de notices sur certains anciens élèves qui ont eu une carrière prestigieuse après avoir cumulé les succès scolaires et les nominations au Palmarès. Mais il ne faut pas oublier que la plus grande partie des élèves avaient des résultats beaucoup plus modestes, ce qui ne les empêchait pas de réussir vaille que vaille au Baccalauréat et de faire ensuite une carrière honorable dans les professions libérales ou la fonction publique.

Ce sont eux, finalement qui constituent le "gros des troupes" de tous ces enfants qui ont grandi en âge et, on espère bien, en sagesse, dans les murs de notre Lycée et ont participé humblement à la vie de notre pays. Malheureusement, il est beaucoup plus difficile de retrouver des éléments de leur biographie.

1930 - Pierre Jeanpierre.

Pierre Jeanpierre, né à Belfort en 1912, orphelin de père, (officier de carrière tué dans les combats de 1916), a fait ses études secondaires au Lycée. Il était entré en 6^e en 1923. C'était *un garçon fluet, les traits fins, la tenue soignée avec un col "Claudine" bien blanc et une raie bien nette dans les cheveux blonds*³⁰. *Études sans histoires et sans éclats. Sans doute, ses capacités d'action, latentes, s'accommodaient-elles mal des travaux scolaires.* En fait il ne figurera au palmarès qu'en 5^e et 4^e pour une seule mention en histoire - géographie.

Ce n'était pourtant pas un enfant falot. Un de ses camarades rapporte une anecdote en classe d'histoire avec M. Nicolas et ses fameux « *Les guernadiers ils étaient lass !* ». *Cette prononciation n'avait échappé à personne, mais pour la ressortir, il fallait un courageux. Ce fut notre regretté camarade Pierre Jeanpierre, interrogé la semaine suivante et qui sut, en l'occurrence, parfaitement doser ses effets. Il commença par rester coi, pendant une à deux minutes, (debout, entre la classe et M. Nicolas), puis apparemment saisi d'une subite inspiration, il lança, dans le silence, les cinq mots attendus par tous. Éclat de rire général, renvoi à sa place, avec un zéro pointé à notre camarade Jeanpierre, qui révélait déjà son tempérament.*

M. Denti doit certainement se rappeler les cours de « gym. », où, plus d'une fois, le futur et glorieux déporté résistant, combattant d'Indochine et d'Algérie, l'a fait « sortir de ses gonds ».

Ayant échoué au Bac, il ne renonce pas à sa carrière d'officier qu'il décide d'obtenir "par le rang". Il s'engage fin 1930, devient sous-officier, entre en 1935 à Saint-Maixent, qu'il quittera

29 Article de Lioret in BL Amicale 2/1992

30 BL Amicale 2/1993 article de Lucien Page (1929), que nous résumons.

major de promotion et choisira comme sous-lieutenant, la Légion étrangère. Il obtient une première citation en Syrie en 1941.

Il rentre en France, rejoint l'armée dite d'armistice puis après l'invasion de la zone dite libre par les Allemands, il entre dans la Résistance, dans le réseau « Ceux de la Résistance », sous le pseudonyme de Jardin. Il organise des groupes de renseignement, des groupes de sabotage. Il échappe deux fois à l'arrestation, une troisième fois, il est arrêté. Il subit les interrogatoires de la Gestapo, ne dit rien et est finalement envoyé à Mathausen. Il est libéré par les Alliés en 1945. L'expérience du camp de concentration l'a profondément marqué. Après sa libération il rédigea un rapport sur ses activités pendant la Résistance ³¹ et ce rapport se termine à son arrivée en camp de concentration, et là il a cette phrase : « J'arrive au camp de concentration de Mathausen, le reste n'a aucune importance » et Denoix de Saint-Marc fait ce commentaire : *Je crois que cette phrase est très révélatrice du fait qu'au contraire, le reste a eu une immense importance mais il y a des choses qui ne valent pas la peine d'être dites et d'autres choses qui ne valent pas la peine d'être dites à des gens qui ne les comprennent pas.* Denoix de Saint-Marc a été lui-même déporté - résistant à Buchenwald et raconte que Jeanpierre lui avait dit : *Vous savez Saint-Marc, vous l'avez vécu vous même, quand on a dépassé la frontière qui sépare l'humain de l'inhumain, on en est marqué à jamais et personne ne peut le comprendre.*

Libéré après dix-sept mois, il se retrouve à la Légion. Il est affecté en 1948 au 1^{er} Bataillon Étranger de Parachutistes commandé par le Commandant Segretain, créé en Algérie pour servir en Indochine où il fera deux campagnes.

L'un des épisodes les plus tragiques se déroula en 1950 sur la route RC4. Il est très bien présenté par J. de Kearney³² *C'est la route de la Porte de Chine, des invasions, le dernier verrou avant le delta et Hanoi : 140 km de tournants, de gorges, de cols dans les massifs calcaires où chaque kilomètre est propice à une embuscade. Alors il faut « ouvrir la route » aux convois de ravitaillement et ainsi la RC4 devient la route sanglante. Avant de devenir le tombeau du BEP. En septembre 1950, le commandement, mal inspiré et mal renseigné, décide d'évacuer Cao Bang. Une colonne de soldats et de civils, commandés par un vieux légionnaire, le colonel Charton, s'engage sur la RC4. Elle doit être recueillie par une colonne de tirailleurs marocains et de tabors, commandés par un artilleur sans artillerie, le colonel Lepage. Le long de la route, trente bataillons viets bien équipés et bien armés attendent la curée. On compte sur le BEP pour faire des miracles, et Jeanpierre en sera l'âme pendant ces heures tragiques. Mais le désastre est complet : 7000 hommes disparaissent dans la tourmente. Les survivants pour la plupart, iront tâter de la « rééducation » dans les camps viets. Sur le millier de légionnaires du BEP, il n'en restera que 23. Ramenés par Jeanpierre, après des jours de marche dans la jungle truffée de Viets lancés à leur poursuite. Jeanpierre, rapatrié sanitaire, quitte l'Indochine. Il ne verra pas la seconde mort du BEP, à Dien Bien Phu.*

Un autre témoignage complète celui-ci³³ : *Le Capitaine Jeanpierre sera de toutes les opérations dans le delta tonkinois. L'homme va se révéler tout entier dans l'adversité, lors de la tragédie de Cao Bang. Avec une compagnie et le peloton d'élèves gradés du lieutenant Foulques, il s'accroche sur Dong Khé, pivot de la manœuvre désespérée du BEP. Le commandant Segretain est tué. Quand Jeanpierre parvient à rejoindre le poste de That Khé, après s'être ouvert le chemin, l'arme à la main au milieu des Viets, il ne lui reste plus que 23 rescapés sur tout le bataillon.*

Après cette opération désastreuse, Jeanpierre fit une critique sévère de la manière dont l'opération avait été montée et conduite comme en témoigne le Général Raoul Salan³⁴ : *Jeanpierre, grâce à sa tenue physique exceptionnelle arrive à rejoindre That Khé le 8 octobre au matin, puis Langson. Amère défaite, il rédige là un rapport dans lequel sans hésitation, il fait le procès de l'opération. Ce rapport, je le détiens, il m'a beaucoup servi.*

³¹ Nous empruntons beaucoup des renseignements qui suivent à *Flammes* N° 16 (1997), p. 59-60 discours du Commandant Hélié Denoix de Saint-Marc

³² *Flammes* N° 13 Portrait de Jeanpierre, p. 53. Voir plus loin présentation de cette revue.

³³ *Flammes* N° 13 biographie de Jeanpierre par Michel Glasser, p. 50.

³⁴ *Flammes* N° 13, p. 46.

Le témoignage d'un autre compagnon de Jeanpierre précise ces faits³⁵ : *Le Commandement décide l'évacuation de la Haute Région. C'est une bataille mal engagée, mal appréhendée, mal dirigée, mal conclue, et c'est un désastre [...] Le 1^{er} BEP est sacrifié et il est écrasé. Jeanpierre fait partie des rares survivants. Son compte rendu est terrible. Sans aucune précaution, il fustige le manque de préparation de cette opération, il incrimine le manque total d'informations exactes sur le dispositif ennemi, sa quantité, sa qualité, ses appuis. Son rapport dit l'impréparation de certaines unités, et il est extrêmement dur, et c'est rare de voir cela dans un rapport militaire vis-à-vis du Commandement.*

Denoix de Saint-Marc³⁶ déjà cité plus haut raconte un souvenir personnel de cette période, un soir, en centre Annam : *Jeanpierre s'est mis tout d'un coup à évoquer le souvenir d'un certain nombre de ses légionnaires qui étaient morts au combat sous ses ordres. Et c'était pas son genre, pas du tout, et ce soir-là il recherchait leur nom ... le nom des plus humbles et des plus modestes, les sans grade, ceux dont on n'a jamais parlé, ceux dont on ne parlera jamais ... et puis tout d'un coup, stupéfait, j'ai entendu le Colonel Jeanpierre se mettre à réciter un poème ; alors là, c'était pas sa tasse de thé de réciter des vers, et le Colonel Jeanpierre s'est mis à réciter un poème qui est célèbre dans la Légion Étrangère, c'est le poème du Capitaine de Borelli qui vivait au siècle dernier et qui a été tué à Tuyen-Quang, et qui a écrit un très beau poème à ses hommes qui sont morts ; et là, à l'orée de la forêt, éclairé par cette lampe à pétrole, le Colonel Jeanpierre s'est mis debout, il s'est mis comme sur une scène de théâtre mais avec une émotion contenue, à réciter face à la forêt ... ce superbe poème ... Ce poème se termine ainsi : *Soldats qui reposez sous la terre lointaine, / Et dont le sang donné me laisse des remords, / Dites-vous simplement : « C'est notre capitaine / Qui se souvient de nous, - et qui compte ses morts ».**

En Algérie, il combat dans différentes zones puis participe à l'expédition de Suez. Il combat de nouveau au début de 1958 en Algérie sur la frontière algéro-tunisienne. Son bataillon est devenu régiment, le 1^{er} REP, et le colonel Jeanpierre qui a accumulé blessures, citations et promotions en a le commandement.

Il fut tué en opération, le 29 mai 1958. Ses unités étant engagées, Jeanpierre prit un hélicoptère pour reconnaître le terrain, son appareil fut abattu par une rafale. Un capitaine prévint le commandement : *Soleil est mort.* (Soleil était le nom de code désignant le chef de l'unité).

Une promotion de Saint-Cyr (où il n'avait pu entrer) a été baptisée de son nom, une rue de Nevers également et une stèle au cimetière Jean Gautherin rappelle sa mémoire. Ses obsèques solennelles ont été célébrées à Nevers le jeudi 14 août 1958³⁷. Son éloge funèbre fut prononcé par son ancien professeur, M. Besançon qui évoqua *le souvenir d'un adolescent au regard clair, au maintien à la fois viril et réservé qui regardait déjà en face les tâches qu'impose la vie. La droiture, le courage, la gentille simplicité de Jeanpierre lui avaient attiré l'estime de ses professeurs et la chaude sympathie de ses camarades.* Sa dépouille a été transférée à Puyloubier près d'Aix-en-Provence.

Nous étudions plus haut, à propos du palmarès de 1930, certains de ses camarades. L'un d'eux Jean Deloison, avait conservé de lui le souvenir d'un *cancre flamboyant*. Les hasards de la vie firent que son propre fils, prénommé également Jean, fit une carrière militaire et fit partie à Saint-Cyr de la Promotion Pierre-Jeanpierre.

Jean Deloison nous a communiqué le livre de sa promotion et divers numéros du bulletin de liaison de la Promotion Lieutenant-Colonel JEANPIERRE 1959-1961, intitulé FLAMMES. Nous en extrayons les passages suivants :

Une citation d'André Maurois qui s'applique bien à lui : *Il avait le cœur généreux et le caractère détestable : une assez bonne combinaison pour un chef ...*

La dernière citation du Lieutenant-Colonel Jeanpierre : *Chef au nom redouté par l'adversaire. Honoré par ses compagnons d'armes et béni par les populations qu'il protégeait à la tête d'une troupe prestigieuse qu'il animait de sa foi toujours vive et qui lui répondait par une ardeur au combat et une efficacité sans pareilles. A acquis au cours de cinq mois d'opérations*

³⁵ *Flammes* N° 16 (1997), p. 60 discours du Commandant Hélié Denoix de Saint-Marc.

³⁶ *Flammes* N° 16 (1997), p. 68 discours du Commandant Hélié Denoix de Saint-Marc.

³⁷ BL Amicale, 86^e année, 1959, CR p. 11-12

continues dans les massifs de la Medjerda une série de succès jamais connus et qui contribuèrent pour une large part dans l'heureuse conclusion de nos armes pacificatrices. Le 29 mai 1958, dans les bois du Djebel Mermera, s'est jeté à l'assaut avec sa fougue habituelle ; est tombé au premier rang de ses hommes qui ne l'ont dépassé que pour lui donner une ultime victoire. Héros au cœur pur, honneur de l'armée et exemple garant de son avenir, est entré de plain-pied dans la légende glorieuse de la LÉGION ÉTRANGÈRE et des troupes aéroportées.

Le numéro 13 de *Flammes* (juin 1988) contient une série d'articles et de témoignages (p. 43 à 56) desquels nous extrayons le récit de la mort de Jeanpierre, fait par Michel Glasser qui fut un grand fidèle et un peu le « grognard » de Jeanpierre ... (Pendant quatre ans, il a commandé la Compagnie d'Appui de REP) : Le 29 mai 1958, le régiment est engagé dès l'aube dans une vaste opération. La matinée s'écoule indécise. Tout au plus, un petit engagement sur les pentes nord du Djebel Mermera. Le terrain est particulièrement inhospitalier. Les broussailles sont hautes et denses. Les roches difficiles à contourner. Vers midi, c'est le calme total. Le Colonel en profite pour se rendre au PC du 3^e Étranger qui tient les hauteurs voisines. Tout à coup une compagnie du Régiment signale des mouvements ennemis sur le versant sud du Djebel. Aussitôt le Colonel Jeanpierre reprend son hélicoptère pour voir. Il voulait toujours voir et toujours voir de plus près, pour mieux articuler son dispositif. Les légionnaires regardent avec angoisse l'appareil descendre toujours plus bas. Une rafale d'arme automatique claque. Plusieurs projectiles atteignent l'appareil. Tous les yeux sont fixés vers lui. Les légionnaires en oublient leur mission. En quelques secondes va se jouer le destin. Le pilote manœuvre pour tenter de remonter et passer la crête qui le protégera de l'ennemi. Il monte lentement, toujours un peu plus haut. Il va peut-être réussir ... Non, au dernier moment, il heurtera un arbre et s'écrasera au sommet de cette crête. Sans rien savoir, les légionnaires retrouvent leurs réflexes et montent à l'assaut, les rebelles aussi. Les premiers arriveront juste à temps pour recevoir le dernier souffle du Colonel. La nouvelle est annoncée sur le réseau radio. C'est l'atterrissage. Les légionnaires pleurent comme de vrais enfants. Puis la rage au cœur, ils se battraient jusqu'à la nuit. Ce témoignage, fait quatorze ans après les événements, mais qui a l'aspect d'un reportage, donne bien une idée des opérations en Algérie.

Nous pouvons le compléter par quelques extraits des rapports officiels³⁸ : Une section se dirige en toute hâte vers le point de chute. L'Alouette a eu la conduite d'alimentation de kérosène coupée par balles. Volant trop bas pour se poser en auto giration, l'appareil s'est abattu sur la crête, a heurté un rocher et a basculé sur le côté droit. Le lieutenant – colonel Jeanpierre gît sans connaissance, retenu au siège par sa ceinture de sécurité, la tête reposant sur le corps du mécanicien écrasé contre le pilote. Tandis qu'un groupe assure la protection et prend à partie un élément rebelle qui essaie d'atteindre l'hélicoptère, une équipe retire des débris le colonel. Il est mis à l'abri derrière un rocher, abrité sous une toile de tente. L'infirmier qui arrive ne peut que constater le décès du colonel. Il est 15 heures 00 ...

Message radio envoyé au BRQ du 1^{er} Régiment Étranger de Parachutistes, 29 mai 1958 : « À 15 H 00, en SY ... un hélicoptère abattu, Colonel Commandant Régiment tué — Pilote et mécanicien grièvement blessés »

Année scolaire 1930 – 1931.

Le Palmarès de 1931

Il suscite deux remarques intéressantes. C'est encore un général qui le préside, le général Boutry ce qui s'inscrit dans la politique générale de réarmement. Quant au discours d'usage c'est M. Besançon qui était alors professeur de seconde qui le prononce. Ce professeur, fort apprécié par tous, fera toute sa carrière au Lycée et nous retrouverons son nom, notamment dans les multiples avatars de la reconstruction du lycée après 1944. Il avait choisi comme sujet *Le Sport*. Signe évident de l'évolution des mentalités, les anciens professeurs d'« humanités » affichant toujours un grand mépris pour la culture physique ou tout au moins n'en parlant pas.

Autre nouveauté de ce palmarès, pour la première fois, il contient in fine la liste des livres classiques en usage au lycée.

³⁸ *Flammes* N° 15 (1993), p. 25 et 29.

Le Discours de M. Besançon.

M. Besançon n'oublie pas ses « humanités » et de même qu'autrefois on invoquait les dieux avant de commencer son discours, il raconte avoir invoqué Socrate le fils de Sôproniskos et sa conversation avec lui : « *Ainsi donc, fit Socrate, ô Étranger, les chefs de la Cité t'ont désigné pour dire dans une fête de la jeunesse les paroles qui doivent être dites ?* ». Je répondis que j'avais ce redoutable honneur. — Mais, par le Chien, de quoi leur parleras-tu ? — Quoique sophiste, je les entretiendrai des soins à donner au corps » Content de moi sans doute, il revint à Protagoras et je n'essayai pas de le retenir. Après cette prosopopée fort classique, il a beau jeu de souligner l'évolution de l'enseignement *Le Lycée actuel n'est plus celui de jadis. La discipline y est moins stricte, la liberté de chacun est moins comprimée et, à côté des études longues et souvent ardues, on sait placer les exercices physiques, si en honneur de nos jours.*

Il n'en oublie pas moins de rester philologue et explique que le mot *sport*, article importé d'Angleterre n'est que le vieux français *desport*, qui pour nos jouvenceaux du moyen âge, désignait les ébats physiques au grand ait, le saut, la marche, l'équitation, tous les exercices nécessaires à la certitude prochaine du succès dans les joutes et tournois. Mieux encore c'est du latin : *À nos aïeux gallo-romains, les légions des Césars l'avaient elles-mêmes transmis dans les verbes deportare, transportare, d'où desport et transport, c'est-à-dire l'ébattement et le mouvement impétueux.* Et voilà le modernisme réintégré dans la culture humaniste.

Besançon avait dû feuilleter les discours les plus anciens, prononcés en semblable occasion par les principaux et régents du Collège de Nevers, et que nous avons analysés précédemment, car il les résume d'une phrase : *On a soutenu que l'usage des sports nuisait au développement de l'intelligence, en accaparant toute l'attention de la jeunesse.* Il cite même la référence à Brunetière que faisait un professeur du Lycée pour protester contre *la déification du corps*. Nous avons souligné, alors, les accumulations de syllogismes visant à démontrer ces thèses, mais à pédant, pédant et demi, et Besançon en appelle à l'Antiquité : *L'exemple des Grecs répond aussitôt, et d'une manière éclatante, si nous invitons notre mémoire à ressusciter un instant les jeux en usage dans les jardins de l'Académie.* Il évoque alors magnifiquement sous le soleil de l'Attique [...] le domaine du vieil Académus [...] l'ami de Castor et Pollux qui laissèrent au vieillard plusieurs esclaves égyptiens, habiles dans l'art d'aménager les jardins sur le modèle de ceux qui rendaient célèbres alors ceux de Thèbes et Memphis. C'est là que les citoyens d'Athènes assistaient religieusement, aux jeux athlétiques institués en l'honneur de Castor et Pollux. Besançon souligne leur signification nationale, pour commémorer *la vaillance de ceux qui étaient morts pour la Patrie*, mais aussi métaphysique, pour symboliser *le mouvement créateur des fluides, des astres et des mondes.*

Besançon montre que le sport est à la source même de l'art et de la philosophie. Dans ces jardins où *les sculpteurs venaient chaque jour étudier le corps humain en action [...] magistrats et artistes s'accordèrent sur le Beau qui s'allie étroitement au Juste, au Vrai. On traita des relations entre la Matière et l'Esprit. Le spectacle des athlètes rivalisant à la course et à la lutte engendra les idées philosophiques. En regardant Alcibiade lancer le disque avec grâce, Socrate émit d'éternelles sentences, Platon l'écouta puis écrivit. Telle fut l'œuvre morale des sports dans l'Antiquité, et nous lui devons les forces qui ont créé la civilisation méditerranéenne, mère de notre vie sociale, de nos mœurs et de nos lois.*

Tout ce discours n'est pas innocent. Cette réhabilitation de la culture physique qui va jusqu'à en faire la source même de la civilisation s'inscrit parfaitement dans le courant d'idées de cette époque, une sorte de néo paganisme, de retour à une antiquité (surtout grecque), débarrassée de son camouflage pseudo chrétien, rendue à sa vérité polythéiste, pour s'opposer à la réaction catholique. Le rétablissement des Jeux Olympiques en 1893, par le baron de Coubertin (premiers jeux à Athènes et 1896) fait partie de ce mouvement. Ce courant idéologique sera exploité à fond, par la suite, par le nazisme qui l'intégrera à sa doctrine politique et qui utilisera les Jeux de Berlin comme un outil de propagande.

Mais Besançon voit bien quels dangers pourrait engendrer une surestimation du sport, l'obsession de la performance : *les sports doivent être un délasserment et non une préoccupation* et les rivalités qu'engendre l'esprit de compétition. Il cite l'exemple même de la vie du lycée : *C'est ainsi que dans notre Lycée, nous voyons les différentes équipes de foot-ball et de basket défendront jalousement leurs privilèges : le pensionnaire, impatient du dimanche prochain où le C.*

A. L. N. rencontrera je ne sais quelles lettres de l'alphabet, se réserve l'exclusivité du « ballon rond », et laisse la « balle au panier » à l'externe surveillé.

Mais il critique aussi le manque d'esprit d'équipe et de discipline. *Faute d'avoir respecté la règle du jeu [...] votre club dut s'incliner devant des rivaux, sinon mieux entraînés, du moins plus disciplinés.* Il se demande si ce n'est pas un défaut local, *le vieux fonds nivernais épris d'indépendance, capable de fournir des joueurs brillants mais personnels.*

Enfin il voit dans le sport une école de *l'effort difficile* et il invite les élèves à appliquer cette *excellente préparation aux exercices scolaires.* Il reconnaît que la culture qu'on leur demande est beaucoup plus vaste et plus complexe que celle du jeune athénien. *Classique, nationale, européenne, universelle, telle doit être désormais la culture « sans laquelle c'est honte qu'une personne se die savant »* L'allusion à Rabelais et à l'appétit encyclopédique de savoirs de la Renaissance, est aussi très liée aux préoccupations de cette époque où l'on commençait à se rendre compte de la nécessité, pour chacun, d'un surcroît de connaissances pour aborder le monde moderne. Besançon, en bon humaniste, insiste pour que cette curiosité pour tout le savoir nouveau n'entraîne pas à l'ignorance du passé *L'étude du passé seule, peut donner une discipline à l'esprit sans en étouffer l'originalité, une esthétique à l'action sans en limiter la hardiesse.* Et en homme parfaitement conscient des problèmes de son temps il alerte les élèves sur le danger imminent : *Vous haïrez toute brutalité [...] vous aurez retenu la large tolérance de l'honnête homme ; aux rhétoriques des fanatismes, vous opposerez la calme éloquence de la raison, dignes citoyens d'une nation qui fit rayonner sur le monde la politesse avec la liberté.*

La Saint-Charlemagne de 1931.

C'est une très vieille tradition bien antérieure aux lycées eux-mêmes. Il semble que dans l'ancienne Université, les écoles fêtaient le 28 janvier la Saint-Charlemagne, la légende attribuant à cet empereur la fondation des écoles et de l'université. Nous avons deux témoignages sur la manière dont était célébrée cette fête au Lycée de Nevers.

Charles Chevrier qui entra au Lycée en 1931 parle de cette époque³⁹ *une sonnerie électrique avait remplacé les roulements de tambour qui régissaient naguère la vie des internes, des demi-pensionnaires ainsi que des externes surveillés dont je faisais partie en qualité de boursier. Notre horaire était de 8 h à 12 h et de 13 h30 à 19 h tous les jours de la semaine, sauf le jeudi (matinée seulement) et le dimanche. Pour le baccalauréat, la 1^e partie à l'issue de la première avait trois sections seulement : A et A' pour les littéraires et B pour les scientifiques et la 2^e partie, deux options : Philosophie ou Mathématiques ; le choix était donc restreint. La discipline était la règle et le conseil de discipline fonctionnait avec rigueur à l'occasion d'un manquement grave.*

En ce qui concerne la Saint-Charlemagne, il précise : *Au programme était inscrite une collation avec pâtisserie, à laquelle étaient invités tous les titulaires du tableau d'honneur et la journée se terminait par une soirée récréative. N'ayant jamais eu, à mon grand regret maintenant, l'honneur d'être inscrit au tableau du même nom, je n'ai jamais été au nombre des invités à cette fête à l'exception cependant de celle de 1936 ou 1937. Peut-être cette année-là était-ce le tour de notre classe de prendre en charge l'animation de la partie récréative. Avec ses camarades, il avait joué une courte saynète à deux personnages de Courteline : Théodore cherche des allumettes et une comédie de Labiche La chasse aux corbeaux [...] et sur scène nous nous sommes tous bien amusés.*

Il semble cependant qu'en plus des festivités qu'il décrit, tous les pensionnaires et demi-pensionnaires avaient droit, à midi, à un repas *amélioré*, en fait un vrai festin, où il semble que le vin servi à table était beaucoup moins allongé d'eau que d'habitude, ce qui rendait les convives fort euphoriques et particulièrement réceptifs aux représentations théâtrales de l'après-midi.

Un autre ancien, **Roland Planche**, se souvient lui, de celle de 1939, année de son arrivée au Lycée, en sixième, et il confirme bien l'importance de ce fameux repas qui dans son souvenir a dû être magnifié par comparaison avec les restrictions des années suivantes. *Celles (les Saint-Charlemagne) des années d'occupation ont été moins copieuses. En effet, la Saint-Charlemagne*

39 BL Amicale 2/1987

était avant tout pour les pensionnaires et demi-pensionnaires l'occasion d'un repas qui rompait avec la monotonie de l'ordinaire, c'était le festin et la fête puisque, outre les agapes du midi magnifiées quinze jours à l'avance par les anciens (ceux de 5^e), une soirée récréative, animée par les professeurs et les élèves était donnée au Théâtre. Je me souviens toujours de la tirade de Metternick, le chancelier d'Autriche, devant le chapeau de Napoléon qui n'aurait dû rester qu'un chapeau de gendarme.

Ainsi la soirée récréative ne se serait pas déroulée dans le Lycée même mais au Théâtre municipal et la pièce jouée en 1939 était bien sûr *L'Aiglon* de Rostand. Il semble même que les professeurs y prenaient une part très active.

1931 - Michel Sommaire.

Entré en 1923 en sixième, fils de gendarme (la scolarité au Lycée n'était pas gratuite à l'exception de quelques élèves, premiers du Certificat d'Études dans le département), sorti en 1931, je reste toujours proche de cette époque, joignant professeurs et camarades de classe : beaucoup m'ont marqué, les uns comme les autres, surtout dans les trois dernières années.

Michel Sommaire, en évoquant ses professeurs nous livre certains de leurs surnoms. (C'est une coutume aussi vieille que l'Université que celle d'affubler les "maîtres" de surnoms dont l'origine est parfois obscure). Parmi les professeurs, en première, M. Harris, remarquable enseignant qui m'a un peu sorti de mes retards en littérature. En Math-Élem, M. Peny "Chie-la-mort" en mathématiques ; M. Lesne "le lapin" en physique et chimie ; M. Nicolas "l'Hebdo" en histoire et géographie ; Monsieur Rossignol "le Ro" en philosophie.

Mais également M. Denti en gymnastique, toujours armé de son spiromètre (Aviateur en 14-18, décédé en 1985 à l'âge de 97 ans).

Tous mes camarades de classe sont encore pour moi, présents, sans faille (à l'exception de rares hostilités qu'il fallait réprimer) et, sans oublier, Paulette Costet (Madame Save) première jeune fille admise au Lycée en première. Ici Michel Sommaire se trompe car il y avait déjà des jeunes filles en classe de première dès 1924-1925 (voir plus haut)

Il tient à rappeler le souvenir de deux camarades Morts pour la France Il s'agit de Bienvenu, pupille de la Nation, en tête du certificat d'études du canton de Cercy-la-Tour, capitaine aviateur tué en combat aérien le 5 juin 1940, dans la Somme, et de Jeanpierre, (dont le père avait été tué en 1916), lieutenant -colonel, commandant le 1er régiment étranger de parachutiste, tué le 29 mai 1958 en Algérie et qui a donné son nom à la promotion de Saint-Cyr 1959-1961. (Voir plus haut les notices qui leur sont consacrées).

Année scolaire 1931 – 1932.

Pour la distribution des prix, c'est M. Gugenheim, Président de l'Association des Parents d'Élèves qui présida, signe de l'importance que cette association prenait de plus en plus, pour la vie du Lycée. On verra par la suite des traces de cette influence. Quant au discours d'usage, il fut prononcé par le nouveau professeur d'Histoire, M. Nicolas, qui ne resta au lycée que deux ans mais son souvenir y demeura longtemps comme on le verra ci-dessous.

Pour la première fois, on indique sur le palmarès pour certaines filles : *ancienne élève du Collège de Jeunes Filles.*

Année scolaire 1932 – 1933.

Si M. Besançon avait fait un éloge du sport très remarqué en 1931, le nouveau professeur agrégé de Philosophie, M. Savin écrit l'année suivante, un véritable hymne à la jeunesse, intitulé : *À la Jeunesse, sur la Jeunesse et sur les Dieux.* C'est un immense poème en prose où il évoque la mort des Dieux inventés par les ignorances et les peurs des hommes, puis la solitude et l'angoisse de l'homme moderne. C'est aussi un hymne à la vie, à sa beauté, à l'espérance et à l'action *La race des hommes a des réserves inépuisables. Montre-nous, Jeunesse, que l'espoir ne périt pas plus que l'aurore ! Et s'il nous arrive de douter, rappelle-nous, selon la sentence du Philosophe, que « la Sagesse est une méditation de la vie et non pas une méditation de la mort »* Il exprime aussi tout l'espoir qu'il met en elle : *Comme la nature, parmi l'inquiétude du*

crépuscule en attend la révélation des dieux, ainsi, devant toi, j'attends, soulevé d'un espoir sublime, et mon silence s'appareille à la prière. Jeunesse, consentiras-tu à toute ta jeunesse ? Il attend sa révolte : N'aie pas peur de crier que le passé hideux, souillé de sang et de mensonge, te fait horreur ! Comment serais-tu responsable d'un passé que tu n'as pas vécu ? Juge-le donc, sans aigreur et sans complaisance ... Ta franchise déchaînera de superbes tocsins ; et les idoles funestes, au seul tumulte de tant de cloches, s'écrouleront en poussière.

On entend ici le cri de la génération qui a connu la guerre et en est sortie traumatisée par tant d'horreurs et révoltée contre la prétendue civilisation qui les a produites et qui espère voir naître une autre civilisation grâce à la nouvelle génération : *Puis mortes les idoles, invente-nous des dieux pour que les enfants leur jettent des fleurs et que nous dansions autour de leurs autels — qu'ils soient rieurs et pacifiques — qu'ils nous rappellent toutes les grâces, les clartés et les arômes, l'étrange douceur de vivre et de vivre encore, malgré la souffrance, malgré la vieillesse ; et surtout que tes dieux, humains et surhumains, incarnent aux regards de l'avenir émerveillé l'immortelle beauté de la Jeunesse, Ô Jeunesse ! ...*

Appel pathétique, au moment où Hitler prend le pouvoir en Allemagne et où se prépare une tragédie encore plus horrible que la précédente. Très symboliquement, les nouveaux maîtres du Reich célèbreront avec Wagner les dieux guerriers germaniques et les Walkyries et leur fin, après bien des années d'horreurs et de souffrance, apparaîtra aux survivants des holocauste comme une illustration sanglante du Crépuscule des Dieux. Les images de M. Savin prennent à posteriori une curieuse actualité.

1933 – M. Nicolas.

Pendant plusieurs années, M. Méry fut le seul professeur d'histoire du Lycée. En 1927, un deuxième professeur fut nommé, M. Nicolas. Celui-ci enseigna au Lycée jusqu'en 1933. La troisième chaire d'histoire ne sera créée qu'en 1937. C'est lui qui fit le discours d'usage en 1932 avec comme thème de réflexion : *L'Intérêt*.

Il semble que, comme son collègue Méry, M. Nicolas ait été un personnage assez pittoresque qui a laissé dans la mémoire de ses élèves, nombre de mots « historiques ». Notamment le fameux « *Les **guernadiers**, ils étaient **lass** !* ». Bernard Chan (1930) ⁴⁰ écrit justement « *les faits historiques ne nous parviennent que s'ils ont été chantés par les poètes ou publiés par la trompette des hérauts. Or le chanfre des années scolaires 1925-30 était notre camarade Garruchet, aujourd'hui disparu, lequel a répété des centaines de fois, avec un inoubliable talent, cette phrase qui émanait bien de M. Nicolas* » et il cite deux autres phrases « historiques » : « *Concini, c'était un **pauvre** être, et Léonard Galigai, eh bien ! C'était une vieille sorcière* » ; « *La **Bertagne** est avant tout, et surtout, le pays des **Bertons*** ».

En ce qui concerne la première, Michel Sommaire (1930) peut même préciser les lieux et circonstances. *La scène s'est déroulée dans le courant de l'année scolaire 1928-29, dans la classe d'histoire (l'avant-dernière avant l'Église Saint-Pierre). M. Nicolas (l'hebdo) était chargé du cours de Première (période 1789-1815). J'étais au premier rang à droite et avais l'honneur d'être le voisin de Paulette Costet.*

Cette phrase « historique » vaudra même un zéro pointé à l'un des élèves, Jeanpierre, comme on l'a vu plus haut.

À propos du surnom de M. Nicolas, *L'Hebdo*, en voici quelques autres de la même époque : M. Cendre, prof. adj., *Le Bodu* ; M. Schuller, proviseur, *L'Alose* ; M. Jamain, censeur, *Le Bitou* ; M. Guillemet, prof. adj., *L'Asperge* ; M. Thomasset, prof. adj., *Le Céleste* ; M. Chapon, concierge, *Chabichou*.

⁴⁰ BL Amicale 1/1975.

Année scolaire 1933 – 1934.

La distribution des Prix du 12 juillet 1934 fut présidée par le député de la Nièvre Georges Potut. Le discours d'usage fut prononcé par un professeur qui n'était pas nouveau venu : **M. J. Perrot** était en effet professeur de cinquième depuis octobre 1926. Il consacra sa carrière à l'enseignement dans ces classes de grammaire. Si M. Savin avait fait un hymne à la Jeunesse, Perrot, quant à lui, écrit un éloge de l'Enfance, c'est d'ailleurs plus particulièrement à ses élèves qu'il s'adresse : *Mes Chers Enfants ...* Il dénonce l'image dévalorisante que les siècles passés avaient donnée de l'enfant : *on faisait fi de vous, ou si l'on daignait faire attention à vos petites personnes, c'était pour vous critiquer.* Au moins jusqu'au Romantisme et à Hugo.

Et il donne sa conception pédagogique, fondée sur un principe : *Éveilleurs d'âmes et d'intelligences, nous devons avant tout chercher à nous faire aimer.* Il fait l'éloge de l'enfance dont il énumère les qualités spontanées et célèbre la camaraderie : *Les amitiés les plus solides ne sont-elles pas celles qui se nouent sur les bancs du lycée ? [...] Pourquoi voulez-vous donc vieillir ? Ces charmes de l'enfance sont éphémères. Vous ne le comprendrez que pour les regretter [...] Jeunes garçonnetts de treize ans, vous regardez déjà avec envie, les camarades d'une classe supérieure, tout fiers de leur long pantalon. Vous voudriez bien vous aussi, pouvoir comme eux, raser les premiers duvets de l'adolescence [...] Auriez-vous peur d'être des enfants ?*

Perrot, non sans nostalgie, évoque sa propre enfance nivernaise : *Pour moi, je n'ai jamais oublié mes jeunes ans, passés à l'ombre de votre palais ducal [...] longtemps, j'ai eu dans les oreilles la voix émouvante des cloches de votre cathédrale [...] Il était dit qu'après quinze ans d'absence, je devais revenir enseigner dans votre cher lycée [...] Je revoyais alors votre belle ville qui servit, sans doute, de modèle à Franc-Nohain, un de vos aînés du lycée de Nevers, lorsqu'il nous fit le délicieux tableau de sa « Cité heureuse ». Elle n'avait pas changé ...*

(Si l'on tient compte de ceci, il aurait donc quitté Nevers en 1911, pour y revenir en 1926. M. Perrot ayant pris sa retraite en juillet 1959, il devait être né vers 1898, il avait donc au maximum treize ans lors de son départ. Nous n'avons pas trouvé trace de son nom sur les palmarès du lycée antérieurs à 1912.)

Sa conclusion est assez pessimiste : *Restez le plus longtemps possible, à cet âge qu'ont su rendre si séduisant deux de vos illustres compatriotes, Jules Renard et Romain Rolland, avec leurs héros si sympathiques et si vrais, Poil de Carotte et Jean Christophe. Ne vous hâtez pas de devenir des hommes ; car ainsi, vous valez souvent mieux que nous.*

Il cite (deux fois) un quatrain bien connu :

Pourquoi, devant mes yeux, revenez-vous sans cesse, / Ô jours de mon enfance et de mon allégresse ? / Qui donc toujours nous rouvre en nos cœurs presque éteints, / Ô lumineuse fleur des souvenirs lointains ?

Et pour sa conclusion, il cite Paul Géraudy :

J'ai grandi ! J'étais beau jadis, je me rappelle ; / J'avais des yeux plus clairs et des cheveux plus blonds ! / J'ai froid ... j'ai mal à tout ce qui fut jeune en moi ! / Et comme un gros sanglot me serre en m'étouffant. / Je cours me regarder au miroir d'autrefois / Et n'y retrouve plus mon visage d'enfant.

M. Perrot n'avait guère plus de trente-cinq ans alors et l'on pourrait s'étonner de ce ton désespéré et de cette nostalgie précoce. Mais il est peut-être important de noter qu'entre sa jeunesse heureuse et cette année 1934, s'était déroulé le drame effroyable de la Grande Guerre et que les années présentes étaient grosses d'un danger autrement épouvantable.

1934 - M. Peny.

Différentes anecdotes sur ce professeur ont été évoquées précédemment. Nous avons signalé qu'il enseigna au lycée de 1902 à 1934 soit pendant trente deux ans. ⁴¹ *À l'heure de la retraite, il n'avait pas quitté Nevers ; ses anciens élèves avaient ainsi l'occasion de le rencontrer souvent, d'égrener avec lui quelques souvenirs et de lui témoigner le déférent et sympathique attachement qu'ils lui devaient.* Il n'a guère pu profiter de sa retraite puisqu'il est décédé en 1938.

⁴¹ Registre Amicale Assemblée générale du 13 juillet 1938.

Année scolaire 1934-1935.**Le discours de M.J. Boutin : la signification mystique de la Nature.**

C'est encore sur le thème de la nostalgie que M. Boutin, professeur agrégé de sixième compose son discours. Mais pour lui, il s'agit de dénoncer la démythification moderne de la Nature. L'esprit scientifique et l'activité pratique, le culte de la vitesse, ont enlevé aux hommes la communication vraie avec la Nature qu'ils ne voient plus. *Pour certains, l'idéal de l'existence serait une mécanique bien réglée où chacun devrait s'insérer avec précision à une place marquée d'avance comme un pion dans une case, sur un damier lisse et poli comme du marbre. Et ils s'appliquent à supprimer toute surprise et tout mystère. Pour moi il n'est rien de plus froid ni de plus désolé. Sans un grain de folie le monde serait inhabitable.*

Il veut donc inviter les élèves à profiter de leurs vacances pour reprendre contact avec elle et y découvrir ses significations cachées. *Allez à la découverte de la beauté [...] Incorporez-vous à la terre féconde, devenez presque matière pour recevoir en vous les effluves divins de l'esprit qui anime le monde. Comme les initiés aux mystères d'Éleusis, vous entendrez des secrets que vous garderez jalousement [...] Alors vous aurez comme une révélation de l'ineffable ...* Très curieusement, à la veille de la déclaration de guerre en 1914, le professeur désigné pour le discours d'usage avait de même invité les élèves à profiter de leurs vacances pour retrouver la Nature, mais apparemment il ne croyait pas à l'imminence de ce danger. En 1935, le danger de guerre était déjà présent, même si son déclenchement généralisé n'aurait lieu que quatre ans plus tard, précédé notamment par la guerre d'Espagne.

Il est remarquable aussi, dans ce discours d'un professeur de sixième, qu'il fasse sans cesse référence à la culture antique surtout grecque comme si ses élèves la connaissent parfaitement. Il est vrai qu'il s'adressait à l'ensemble des élèves, et que les plus grands avaient étudié la philosophie grecque, mais peut-être pas dans le texte intégral : *Rappelons- nous le début de Phèdre : un platane, une source d'eau vive, un frais gazon pour s'y étendre et la discussion commence et nous savons jusqu'où elle aboutit. Platon entouré de ses disciples se promenait dans les jardins d'Academos ...* Ceci suppose une connivence culturelle avec les auditeurs qui sont censés avoir présent à l'esprit le texte de Platon. Les autres références aux mythes grecs ou latins (*Antée, Écho, Narcisse, Endymion, Diane, Philémon, Baucis, Jupiter, Daphné, Apollon, Gæa*) sont plus courantes pour des élèves qui, dès la classe de huitième, en étaient nourris à travers thèmes et versions : *Vous partez, la tête farcie de mythologie, mais sans comprendre peut-être l'origine de toutes ces légendes qui chantent dans votre mémoire. Eh bien, elle est là, sur le sol que vous allez fouler, dans l'air que vous allez respirer, aux sources où vous vous désaltérerez*

Cette communion païenne avec la Nature l'amène à évoquer effectivement les dieux et les mythes antiques. *Cette religion antique était une déification de la nature, une immense apothéose dont la fantaisie nous échappe souvent dans ce siècle de prosaïsme. Il faut des efforts pour ressusciter ces divinités disparues ...* Il les invite donc à découvrir la vie cachée de la Nature à travers cette mythologie et à développer en eux un sentiment d'appartenance à cet univers vivant : *Ne venez ici ni comme ravisseurs, ni comme étrangers. Ce sont vos frères que tous ces êtres [...] Les plantes nourries de notre sang, font partie du même cycle de fécondité [...] Maintenant tous les dieux nous ont quittés. Pourtant ils doivent exister toujours, puisqu'ils étaient immortels ...* Il invite donc les élèves à sortir du carcan de notre civilisation matérialiste pour redécouvrir une nature vivante et riche de significations *Brisez les portes de la prison. Il est encore temps de sortir de l'obscurité pour aller retrouver la lumière et le ciel bleu.*

Outre la référence à l'antiquité gréco-latine il faut noter un retour très net à la culture celte et gauloise, héritée du romantisme et très liée au néo-paganisme, présent dans les courants de pensée de cette époque. *Ô bois sacrés ! pleins de mythes et d'incantations, troublants de silence et de pérennité ! Sylve mystérieuse où se réunissaient nos ancêtres pour écouter la voix des chênes ou pour cueillir le gui, avec une serpe d'or et où les chiens festoyaient, couronnés de roses, essences inattentives qui flotez dans les airs, ouvrez-nous vos portes toutes grandes, recevez-nous dans vos palais de verdure, sous vos dômes consolateurs !*

Mais il y a aussi une protestation contre les aspects les plus envahissants du modernisme. Sa révolte se veut semblable à celle de Rousseau (*1^{er} Discours*) : *Comme du temps de Rousseau*

[...] je répondrais, comme lui [...] par la négative et je prônerais le retour à la sauvagerie initiale. De même que Rousseau avait été scandalisé de découvrir une manufacture de bas dans une vallée charmante, il dénonce l'envahissement de la nature par les engins modernes : Ainsi, me promenant un jour en pleine forêt, j'ai entendu un phonographe criard [...] j'ai vu des gens jouer aux cartes au pied d'un chêne majestueux [...] auprès d'eux, le phonographe aux airs détestables, comme si les bois n'avaient pas d'intimes harmonies, plus suaves à écouter que les chansons à la mode. C'était là une insulte à la beauté des choses.

Ce discours s'inscrit bien dans le souci d'une redécouverte de la nature et aussi d'une recherche d'une spiritualité non plus religieuse, mais liée à la vie universelle, à l'unité cosmique de l'univers. Il est intéressant de remarquer qu'un grand écrivain nivernais, de la même époque, Romain Rolland a abouti à une conception semblable de fusion de l'individu dans la vie du cosmos⁴².

Le Discours d'Achille Naudin : appel politique à la jeunesse.

Dans sa réponse à M. Boutin, Achille Naudin, sénateur de la Nièvre et ancien élève du Lycée, s'il abonde dans son invitation aux élèves à *ouvrir les yeux sur le monde réel et à admirer les jeux de la lumière à travers les branches et à contempler la nature* ne peut oublier sa fonction politique et les dangers du monde présent.

Après une rapide évocation de ses propres années lycéennes au début du siècle (voir plus haut), il part délibérément sur le malaise politique général en France. *On dit aujourd'hui — communément — que tout va mal, que l'autorité n'est plus, que la jeunesse doute, que la France s'abandonne ...*

Et il invite les élèves à chercher la réponse à ces problèmes, comme le faisait M. Boutin pour trouver les significations cachées de la Nature, dans la Grèce antique et d'abord dans Aristophane qu'il cite longuement. Et en particulier *La Paix, Les Chevaliers, Les Guêpes, L'Assemblée des femmes*. Mais bien entendu, cette culture classique n'est qu'une réflexion sur la vie présente.

Ces textes lui permettent de dénoncer la responsabilité générale des citoyens : *Citoyens ! c'est vous qui êtes cause de tout le mal !*, la démagogie : *Peuple, tu es un roi puissant, mais on te mène par le nez ; tu aimes qu'on te flatte et qu'on te dupe*, l'intérêt égoïste : *Citoyens ! vous vous faites salarier par le trésor public et ne songez chacun qu'à vos intérêts particuliers*, le dévoiement de l'idéal républicain : *Une fausse République [...] Voilà donc pourquoi elle cherche à plaire, non au plus valeureux, mais au plus vantard [...] l'Agora n'est plus une place, mais un égout où convergent toutes les latrines d'Athènes ...*

Il en appelle donc à un sursaut républicain et citoyen et compte pour cela sur la jeunesse : *À toutes les époques, quand la jeunesse a eu foi dans son destin et dans sa force, les difficultés ont fini par disparaître [...] Vous êtes les ouvriers de vos destins [...] votre avenir sera ce que vous le ferez [...] ce qu'il faut c'est la volonté de puissance ennoblée par la volonté de justice ...* Il prône donc une véritable méritocratie : *Poussons donc hardiment les meilleurs aux meilleures places [...] La véritable égalité est le droit pour chacun [...] d'arriver à tout s'il le mérite ...* ce qui suppose aussi une véritable fraternité.

Après la guerre de 1914-1918, nous avons noté dans les discours, ce même appel à la jeunesse pour la charger de reconstruire un monde meilleur. À cette époque, c'est à Achille Naudin et à ses camarades qu'ils s'adressaient. Leur génération n'avait pas su réaliser les espoirs que leurs aînés avaient mis en elle. Voici maintenant qu'ils s'en remettaient à la génération suivante pour réaliser leur idéal. C'était en quelque sorte un aveu d'échec.

Il n'y a pas de discours innocents. Ces exercices, on ne peut plus conventionnels, n'en restent pas moins des témoins éloquents des problèmes et des préoccupations du moment. On ne peut pas oublier que cette génération de 1935, était à la veille du plus effroyable des conflits qui commençait déjà en Espagne. Les Français lucides se rendaient bien compte que l'état du pays et des pouvoirs publics mettaient en péril l'avenir national et républicain.

Curieusement, il reprendra ces mêmes thèmes avec également une citation d'Aristophane dans son discours pour la distribution des prix de 1956 soit 21 ans plus tard au moment où la guerre d'Algérie remettait en danger la République et la cohésion nationale.

⁴² Voir notre étude sur : *Romain Rolland : Le Voyage intérieur*. (à paraître)

Année 1935-1936.

Une femme professeur d'anglais.

Pour la première fois, une femme figure sur la liste des professeurs du Lycée, Madame Regard est professeur d'anglais. Son mari M. Regard est professeur de la classe de sixième A1. Certes, il y avait déjà des femmes mais dans les classes élémentaires, Cette année-là, Mlle Clémencet est en septième, Mlle Gallet en huitième et Mme Girard en Classe enfantine (avec deux divisions) alors que son mari M. Girard enseigne dans la division préparatoire (en deux années), il est le seul homme dans ce cycle. Pour les classes secondaires il y avait en tout 22 professeurs dont une seule femme ; il y avait six Professeurs adjoints et répétiteurs et cinq maîtres d'internat.

Sur le palmarès du 11 juillet 1936, figure pour la dernière fois la liste des livres classiques. Ces listes sont une indication très précise du contenu des cours dans les différentes disciplines et selon les classes. Bien entendu, d'autres ouvrages pouvaient être utilisés à l'initiative des professeurs en complément de ceux-ci.

Les discours de 1936 et 1937.

Curieusement, les deux années suivantes, ce furent des scientifiques qui furent chargés du discours d'usage pour la distribution des prix et tous deux choisirent presque le même sujet. En 1936 **M. Yves Désiré**, professeur agrégé de physique (mais qui assurait aussi la chaire de Sciences Naturelles) avait choisi de faire le procès des « mots ». Longtemps les physiciens avaient expliqué le monde par des discours et de subtils raisonnements à base de syllogismes *Ils nommaient les principes, et quand ils avaient inventé un nom nouveau, ils pensaient s'être faits plus savants. C'est en ces temps heureux que l'opium fit dormir par sa vertu dormitive, et le corps lourd tombait par sa gravité et le léger montait par sa légèreté. Nos illustres prédécesseurs, fils ou petits-fils du grand Aristote, se bâtissaient ainsi un univers de paroles dont ils mirent bien des siècles à se trouver enfin mécontents [...] Dame Physique ne parle plus pour ne rien dire [...] comme au temps de sa jeunesse philosophique ...* Elle a adopté le langage des nombres et acquis un immense pouvoir sur les choses. Yves Désiré invite donc les élèves à découvrir la réalité du monde concret et la poésie des lois de la Nature. *Il y a de la poésie dans l'ordre comme il y a du sublime dans le repos.*

En 1937, **M. Georges Guilbaud**, professeur agrégé de mathématiques oriente lui aussi sa réflexion sur le langage. Il daube d'abord le mépris traditionnel de l'Université pour les Mathématiques et les Sciences au profit des études littéraires et cite à l'appui Jules Vallès : *Il était de mode au Lycée de mépriser les chiffres, quand on était une espérance ou une gloire de la classe des lettres [...] Les professeurs en latin, grec, narrations et discours, nous l'imposaient. Il semblait acquis que celui qui aimait les chiffres avait une intelligence secondaire, une petite âme de rien du tout et qu'il n'arriverait jamais à faire honneur à ses maîtres dans la carrière de la vie [...] Le monde d'alors appartenait aux salivards, aux lâcheurs de harangues, aux faiseurs de discours [...] En tout cas les professeurs n'admettaient que la gloire des humanités comme véhicule vers les grades, les honneurs, l'agrégation ou la députation ...*

Mais Georges Guilbaud n'invite pas les élèves à profiter des vacances pour se consacrer aux mathématiques, mais plutôt à découvrir le monde réel, le monde concret. *Écouter le chant du monde.* Et en particulier les gens, et comme il suppose que beaucoup iront à la campagne, il les invite à découvrir les paysans et le monde paysan. *Et si vous passez l'été dans un tout autre milieu, il y aura partout la même attention cordiale à donner aux gens et aux choses, le même effort de comprendre : et il y a les villes aussi !* Mais il termine par une longue citation de Jean Giono, l'histoire du pain de Madame Bertrand, pour les inviter à découvrir dans la France profonde *ce que sont les vraies richesses.*

Nous sommes bien dans cette période d'avant-guerre où s'instaure une méfiance de plus en plus grande pour le langage vide, pour une science trop éloignée de la réalité et où le courant que représente justement Giono, celui d'un retour à la vie ancienne, à une ruralité reconstruite et un peu idéalisée, connaît un essor certain, qui coïncide d'ailleurs avec les acquis de 1936, les

congés payés, la possibilité enfin, pour les populations ouvrières des villes, de partir vers les campagnes, la montagne ou le bord de la mer.

Une fois de plus **Achille Naudin** présidait la cérémonie du 13 juillet 1937. Son discours ne figure pas sur le palmarès, mais nous savons, par ce qu'il en dit dans son discours de 1956, qu'il portait sur Achille Millien. Il s'était attaché à faire *vibrer... les vers si naïfs et si touchants dans leur agreste beauté de notre compatriote et camarade Achille Millien, poète bien menacé d'oubli*. On peut peut-être rapprocher ce thème de cette tendance, déjà évoquée ci-dessus, à rechercher dans un passé encore assez récent et dans les images de la France d'hier, des valeurs d'authenticité pour compenser l'angoisse des menaces présentes.

1937 – Louis Bernard.

L'un des élèves qui assistaient ce jour-là, à la distribution des prix, soixante – dix ans plus tard a évoqué lui-même sa scolarité au lycée⁴³ où, dit-il, *je fus un bon élève depuis 1930 en 6^e jusqu'à 1937, en philo*. Louis Bernard, en effet, fut reçu cette année-là au bac philo et avait obtenu le *Prix d'honneur, Émile Subert* donné par l'Amicale des Anciens Élèves, avec au total sept nominations dont le 1^{er} prix de Physique et chimie et les 2^e prix de mathématiques et de géographie. Il figure de même sur tous les palmarès depuis celui de 6^e du 12 juillet 1931 où il est en tête des prix de Tableau d'honneur. Ce palmarès comporte une singularité. Il ne mentionne pas de prix d'excellence, peut-être une erreur de l'imprimeur, mais aucun document ne permet de la rectifier.

Il était né à Larochemillay et après le bac quitta Nevers pour la région parisienne. Sa vie et sa carrière sont tout à fait caractéristiques de celles de beaucoup d'élèves de cette époque. *Je suis un Nivernais de pure souche, ma mère de La Charité sur Loire, mon père de Larochemillay. Mes parents sont venus habiter Nevers, place de l'Hôtel de Ville en 1920 dans l'immeuble voisin de la Cathédrale. J'ai commencé par l'École du Château près du Petit Théâtre et je suis entré en 6^e au Lycée en 1930, grâce à une bourse. J'ai été reçu au bac philo, en 1937 et mon oncle, Inspecteur de l'Enseignement m'a fait venir à Paris où j'ai commencé par l'Histoire, mais après avoir été mobilisé en 1941, j'ai continué par le Droit (licence) et par la banque, rue Lafayette (Société Générale). Nevers est une ville agréable, mais la banque m'a conduit dans la région parisienne. Je me suis fixé à Lévis Saint-Nom, village résidentiel installé dans une forêt aux sources de l'Yvette, la Vallée de Chevreuse.*

Tous mes camarades de lycée sont partis, le dernier, Pierre Guimiot que je n'ai pas connu comme capitaine au long cours, mais comme avant centre de l'équipe de football de l'ASA Vauzelles sur le terrain des Ateliers de Locomotives, où il brillait par son adresse et sa rapidité. La tactique de l'équipe était celle du W M. J'ai aussi connu Jacques Follereau [...]

J'ai une excellente mémoire peuplée de souvenirs dont je ferai un livre si mes occupations m'en laissent le temps ...

En attendant la parution de ce livre de souvenirs, on aimerait bien connaître ceux qui concernent plus précisément la vie du lycée à cette époque. Celle de Louis Bernard, qui n'entre au lycée en 6^e que grâce à une bourse et se montre un très bon élève est un bon exemple de l'histoire habituelle de ces enfants de familles modestes, voire pauvres, qui n'auraient jamais pu faire des études secondaires sans cette aide de l'État. Nous avons déjà fait remarquer que très souvent, ces élèves, sur le travail desquels les enseignants veillaient particulièrement, se révélaient de très bons éléments et réussissaient fort bien. Leur carrière, après le bac, était plus ou moins brillante en fonction des opportunités, car les études dans l'enseignement supérieur étaient coûteuses et les bourses très rares, et en fonction aussi des circonstances, ici la guerre et la mobilisation.

⁴³ Lettre personnelle du 24 mai 2007.